Prix : 5 F. N° 447 — DECEMBRE 1988

Le lien

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

PROPOS ET VŒUX

Chers **amis,** une année s'achève qui s'ajoute à tant d'autres, des jours heureux et des jours de peine, la trame du temps. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, l'environnement immédiat peut bien changer, le rythme de vie se transformer, l'homme reste égal à lui-même, en proie à ses passions, au doute, à l'espérance...

Changer la vie, c'est à quoi il aspire et s'essaye, en vain semble-t-il. Eternel Sisyphe il roule sa pierre qui toujours retombe. La durée de son âge le laisse au même point, mais il sait que sa grandeur réside dans l'effort renouvelé qui l'anime.

Chers **amis,** nous vivons chaque jour un monde d'inhumanité, de mensonge et de violence qui nous **effraie** et nous **trouble.** « Etre homme, écrivait Saint-Exupéry, c'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde ». Au soir d'une longue vie, nous interrogerons-nous sur la solidité des pierres que nous avons nous-mêmes posées ? Vaine question peut-être... Un regard limité à notre siècle et à la France montre assez que deux **générations** au moins ont amplement donné de sang et de souffrance pour que le pire ne soit jamais assuré. Et il n'a pas dépendu d'elles que les épreuves de deux guerres mondiales n'aient pas abouti à plus de justice, à plus de paix. La faculté d'oubli, parfois si nécessaire aux hommes, a pour inconvénient de leur masquer les leçons de l'histoire. La vie se conjugue au présent et hier est un « autre temps ». dont il n'y a pas lieu de s'embarrasser, une attitude d'esprit largement répandue chez nos contemporains. Faut-il désespérer et accompagner la marche à l'abîme que tant de faux prophètes s'accordent à croire inéluctable ? Ou espérerons-nous en la sagesse de l'homme, fut-elle un grain de sénevé ?

Chers **amis,** il s'est trouvé des hommes pour répondre à ces deux questions, des anciens combattants P.G., des hommes d'expérience. Ils l'ont fait dans une plaquette de quatre-vingt-dix pages à peine intitulée : « **Deux guerres mondiales** et leurs suites... pour **la survie des hommes** ». Essentiellement destinée aux jeunes, nous lui souhaitons la plus large diffusion possible, elle se veut témoignage de ce que notre génération a vécu pendant son existence, « c'est-à-dire presque tout le 20e siècle ».

Excellemment construite et rédigée, d'une lecture aisée, c'est une véritable leçon d'histoire que ses rédacteurs proposent à l'intelligence et au cœur de nos enfants et de nos petits enfants, à ces générations nouvelles qui très longtemps, et peut-être encore, se voyaient volontiers sans avenir. « No future », clamaient les plus inconscients ou les plus désespérés d'entre eux.

« Comment les hommes de la fin du siècle pourront-ils vivre en société, à tous les niveaux : individuel, familial, local, national, continental et planétaire ?

« Leurs qualités morales, plus encore que leurs santés physiques et leurs compétences intellectuelles, seront nécessaires à leur survie ».

Judicieuses remarques ! Mais mon propos n'est pas de faire l'analyse exhaustive d'une brochure dont vous lirez ci-après, grâce à l'obligeance de notre ami André CHAUVIN, le chapitre V : « Les leçons de l'épreuve, la formation d'une âme commune ». Des pages très denses où l'on voit une certaine phylosophie issue des barbelés prétendre servir pour le temps qui court : sur les trois valeurs de **liberté,** de **paix** et de **partage** bâtir un monde nouveau, édifier la Cité des hommes.

Chers **amis,** avant de vous abandonner à la méditation de ce texte généreux, permettez-moi au nom du Bureau de l'Amicale, de la Rédaction et en mon nom personnel de vous présenter nos **meilleurs vœux** de bonne et heureuse année. Avec une pensée particulière pour ceux que la maladie ou le grand âge tiennent reclus dans la souffrance ou le silence. En ces jours de fête et de lumière nous leur disons notre solidarité et notre amitié P. G.

J. Terraubella.

Les leçons de l'épreuve : la formation d'une âme commune

Pour mieux comprendre ce phénomène de la formation d'une âme commune entre des milliers et des milliers d'hommes si divers, il nous a paru bon d'examiner successivement quatre aspects assez remarquables et contrastés de notre vie de prisonniers. Nous les grouperons sous les titres suivants :

« ETRE ET NE PAS AVOIR ».
« NE PAS AVOIR ET PARTAGER ».
« PARTAGER ET ACQUERIR ».
« ACQUERIR ET BATIR ».

Que l'on prenne bien soin, après la lecture, de ne pas continuer à séparer les idées contenues dans ces quatre parties. Elles forment un tout, car elles ont souvent co-existé, et si nous les présentons par tranches, ce n'est que pour mieux les cerner et les analyser.

ETRE ET NE PAS AVOIR

L'HOMME DANS SA NUDITE ET SA VERITE.

Loin de sa famille et de son métier, de sa commune et de sa nation, privé de ses moyens financiers même modestes, privé des progrès que la science et la technique lui promettaient, privé d'autonomie et liberté d'action, livré au regard des autres, sans refuge ni isolement possibles, transplanté, déraciné, à la merci d'une décision d'ordre supérieur, sous la menace constante d'un déplacement de baraque ou d'un transfert au loin, l'homme se retrouve, tel qu'il est en lui-même, dans sa faiblesse et vulnérabilité natives, avec ses besoins physiques, ses aspirations spirituelles superficielles ou profondes, ses troubles, ses peurs, ses angoisses, ses manies et ses tics, mais sans la protection, ni le soutien de ses habitudes ou de ses mécanismes montés, qui lui étaient devenus une seconde nature.

Les événements ayant brisé les amarres qui le retenaient attaché aux rives du passé, le prisonnier reste seul, corps et âme, face à lui-même, dans sa nudité et sa vérité.

PLUS FORT QUE LA BETE.

A dire vrai, un homme nu, un numéro autour du cou, ne pèse pas lourd dans la balance. Mais si l'on peut briser le corps, on ne peut rien contre la force de l'esprit. Ce qu'une bête ne pourrait subir sans en crever, des hommes et des femmes l'ont subi, et sont demeurés vivants. Souvent, depuis, nous avons pensé à l'héroïsme de ces autres détenus, souvent proches de nous, les déportés des camps de concentration, qui triomphèrent de leurs bourreaux au prix d'un courage et d'une force d'âme inimaginables.

EN TOUT SEMBLABLE AUX AUTRES

Puisque nous avions été dépouillés de tout, y compris souvent des objets auxquels nous tenions le plus — il n'y avait rien de plus humiliant que la fouille au cours de laquelle le gardien pouvait faire impunément son choix —, puisque nous étions soumis à l'arbitraire et à la violence, puisque nous nous retrouvions tous rasés, tondus, pelés, toutes les conventions qui faisaient les distinctions sociales avaient brusquement disparu. En tout, nous étions semblables aux autres.

HOMME, QUAND MEME, DANS LA DIGNITE.

Ne rien avoir à soi offre, en contrepartie, une liberté totale à l'égard de tout, de soi-même et des autres. Dès lors, il nous restait à apprendre à être des hommes. c'est-à-dire garder sa dignité, avoir le courage de se laver et de se raser, de nettoyer et réparer ses frusques, de refuser le laisser-aller, l'avachissement, la vulgarité, la grossièreté.

NE PAS AVOIR ET PARTAGER

LES RAPACES

Donner peut sembler un geste naturel inscrit dans la nature humaine. Il n'en est rien. Le réflexe instinctif est tout simplement de posséder le plus possible : « Ce qui est à moi n'est pas à toi ! » Plus on a, plus on désire avoir.

Nous avons tous connu de ces rapaces qui faisaient des stocks de tout ce qu'ils pouvaient récupérer, qui refusaient de vivre en popote, qui dormaient, la tête sur une petite valise bourrée de paquets de cigarettes anglaises ou américaines, reçus dans les colis Croix-Rouge et qu'ils monnayaient avec usure.

Nous avons connu les querelles à propos du partage du saucisson synthétique ou de la boule de pain. Dans certaines popotes, on alla même jusqu'à fabriquer une sorte de balance-trébuchet pour peser les parts de pain équitablement !

Pour être complet, il faudrait ajouter que le marché noir existait et que quelques trafiquants réussirent à « faire fortune » avec des marks de camps !

LA REGLE DU PARTAGE

Mais, dans l'ensemble, et ce fut surtout l'honneur des P.G., le partage était de règle. La mise en commun des victuailles, des colis reçus permit aux plus démunis de subsister. Et quelles fêtes dans les baraques, à la lueur des lampes à graisse, avons-nous célébrées grâce aux envois familiaux : Jeanne d'Arc, le 11 novembre et le 14 juillet, Noël et Pâques, avec au menu des fayots et du lard rance, du pâté de conserve, du pain de campagne moisi et le rituel gâteau « étouffe-chrétien » aux biscuits de camp ! La joie de donner aux « Yougos » et aux Russes qui tendaient la main à la porte de la piaule nous était bien rendue par un sourire émerveillé « Spasiba ! Spasiba ! » C'est ainsi que l'on apprend le prix et le poids vrai des choses : un couteau, une gamelle, un verre, une assiette...

Dans notre for intérieur avait germé une certitude : désormais, une fois la liberté retrouvée, nous ne pourrions plus vivre comme les autres, fascinés par la puissance, le profit, le luxe et l'argent.

Hélas. nous avons assisté, impuissants et indignés, à la naissance et à l'épanouissement de cette société de consommation qui offre le spectacle affligeant du pillage des ressources, du gaspillage effréné des richesses, de la jouissance des nantis qui laissent mourir de faim les trois quarts de l'humanité... sans même s'en rendre compte.

PARTAGER ET ACQUERIR

AU CONTACT DES AUTRES... INDIVIDUELLEMENT.

Jamais de la vie nous n'avions eu l'occasion, ni le temps de rencontrer des hommes aussi divers, de les écouter, de les voir vivre, de les interroger, et de discuter avec eux. Eux, c'est le forgeron ou le cordonnier du village, c'est l'avoué ou l'avocat, l'instituteur ou le curé, le professeur d'université en droit, lettres ou

Suite page 2

sciences, c'est le forain habitué à vendre aux foules, le garagiste ou l'électricien, le cultivateur, le rapporteur au Sénat, le petit commerçant ou l'industriel, l'employé de banque, ou l'agent des services publics...

Quel enrichissement dans ces contacts... Quelle ouverture d'esprit sur tant d'aspects de la vie, à peu près ignorés jusque-là... ! Que de choses apprises dans des conditions invraisemblables ! Sans doute, est-ce la vertu d'attention qui rend possible la vie en commun et qui ouvre l'esprit et le cœur à la connaissance, et à la connaissance des autres.

AU CONTACT DES AUTRES... SOCIALEMENT.

Chacun de nous appartient, qu'il le veuille ou non, à un milieu social que l'on classe trop souvent d'ailleurs d'une façon tranchée et arbitraire.

La captivité nous a permis de découvrir ces groupements humains qui se créent par affinités, ces milieux sociaux, si riches et si nuancés quand on les voit de près, avec les qualités et les points faibles de chacun... tout cela perçu dans la stricte vérité que permet le temps, avec la compréhension de l'amitié, sans excitations, ni oppositions de part et d'autre.

Il s'agissait de se soutenir et non pas de se détruire... Le but de chacun rejoignait celui de tous les autres... «tenir !... durer !...» Il n'était pas question de se tirer « dans les pattes »... ni de se rendre la vie impossible.

Bon gré, mal gré, il fallut apprendre à vivre ensemble, à se connaître réciproquement jusqu'au fond de l'âme, à se supporter et s'accepter, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et... sans tricher !

L'instituteur incroyant trouvait avec l'enseignant religieux un dénominateur commun quant à la manière d'enseigner l'histoire ou la géographie... et aussi, parfois, un terrain d'entente sur les grands problèmes de la vie ! Les hommes les plus opposés, en principe, s'admettaient et se respectaient à titre personnel, parce qu'ils vivaient les mêmes événements en dehors des influences venant de l'extérieur.

Rien ne poussait à mépriser le semblable, rien ne dressait l'un contre l'autre.

La vie, au contraire, exigeait qu'on se rassemble, qu'on s'unisse et fasse bloc contre l'adversité. Que de fois n'a-t-on pas senti «le besoin du plus petit que soi »... autant d'ailleurs pour en recevoir que pour lui donner. Tous, nous avions besoin les uns des autres.

Ainsi se tissèrent des liens d'une force extrême, tous les préjugés de clans, de familles, d'éducation étant balayés par cette autre force terrible qu'est le dénuement et la pauvreté totale. Réduit à rien, l'homme attend tout de l'autre et réciproquement. Comment dès lors une authentique fraternité de cœur ne serait-elle pas née ?

Combien d'anciens prisonniers, se souvenant aujourd'hui des années lointaines et précieuses, le mot n'est pas trop fort en ce sens, de leur captivité, se retrouvèrent très proches de ceux qui, à travers le monde, connaissent, actuellement encore, la faim, la soif, le délaissement, les vexations ou les mauvais traitements. Allons plus loin ! Quand on a été marqué comme nous et que l'on reste fidèle à soi-même, on ne peut oublier, ni cesser de partager avec ceux qui sont écrasés, humiliés, impuissants ou révoltés.

C'est notre participation d'homme à la souffrance du monde, à son espérance et à son relèvement.

EN COMMUN, ENDURER LE TEMPS, LE TUER ET LE REPARTIR...

Contraints de compter avec le temps , on s'installa dans l'attente. Mais à la différence des captifs, condamnés à des peines de prison fermes et qui savent la durée de leur détention, les P.G. ne purent tenir le fameux calendrier où chaque jour on barre un jour en attendant « la classe », la « quille »... la liberté !

Soumise aux caprices des événements, la captivité fut une école de l'attente souffrante et souvent de l'espérance déçue. « Morgen früe »... Toujours demain, ce demain problématique auquel certains finirent par ne plus croire, désespérés de ces jours qui s'accumulaient sans qu'aucune lueur d'espoir apparaisse jamais au bout du tunnel...

« Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ». Mais beaucoup gardaient la rage au cœur et perdaient courage. Tel voisin de piaule se levait la nuit, à bout de nerfs, essayant de fuir l'insomnie, déambulant cent fois dans le couloir de la baraque avant de regagner à tâtons son bois de lit, sur lequel il se tournait et retournait jusqu'au matin.

Encaisser cette attente, « garder le moral »... et même, à la limite, la bonne humeur n'était pas une mince affaire. Combien d'espoirs déçus, quand les lettres tardaient, quand les communiqués étaient mauvais. Puis l'espoir revenait, quand les nouvelles étaient meilleures.

Aujourd'hui, entre nous, on peut se dire : « Te souviens-tu des lettres de ta femme dont tu faisais lecture aux amis ? Elle te donnait, chaque fois, la taille de ta fille, que nous marquions d'un coup de crayon sur le mur ; de mois en mois, nous la voyions grandir !... Cela nous occupait l'esprit et nous encourageait ».

S'il était bon habituellement de mettre en commun nos joies et nos peines, il y a des moments cependant où, pour s'obstiner dans l'espérance, il ne fallait surtout pas se « répandre » ; le silence apparaissait alors le meilleur remède à cette épreuve du temps qui ronge et grignote les forces, ennemi d'autant plus redoutable qu'il est impalpable.

Par chance, la bonne humeur qui est une forme de l'amour de la vie venait souvent à la rescousse. Les heures, après tout, ne comptaient guère, quand on faisait la queue à l'épouillage ou à la cantine...

Tuer le temps, en fait, exigeait beaucoup de volonté, mais le prisonnier n'était pas à court d'astuces, de blagues et même parfois d'énormes plaisanteries qui étaient une forme de génie... « car le génie est une longue patience »... et nous étions condamnés à en avoir sans limites.

ACQUERIR ET BATIR

Passée la pénible phase d'installation dans les camps, d'envoi et de mise au travail dans les kommandos, avec la réception à peu près normalisée des lettres et des colis, une sorte d'apaisement, de stabilisation physique et morale s'est produite.

C'est alors que s'ouvrit, peut-être d'ailleurs plus particulièrement dans les Oflags et les Stalags, une période d'approfondissements et d'acquisitions d'ordre intellectuel et spirituel.

Le cerveau, jusque-là choqué, cahoté, malmené, enfin dégagé du souci constant du pain quotidien, a pu se concentrer à nouveau sur les autres problèmes importants de la vie personnelle et sociale, historique et géographique, présente et à venir.

L'habitat et l'environnement où s'écoulaient nos jours, imposés et peu réjouissants, remplaçaient mal le paradis qu'avec la guerre nous avions perdu... D'eux-mêmes, ils incitaient à les fuir et tendaient à mettre en œuvre au fond de chacun de nous les forces vives du souvenir, de la raison et de l'imaginaire. Le temps s'est donc trouvé naturellement réparti entre le passé, le présent et l'avenir.

TAMISAGE DU PASSE ET CLARTES DE L'HISTOIRE.

Livrés à nous-mêmes, nous eûmes tout le temps de faire le bilan. Au-delà du choc de la défaite et de la captivité qu'il fallut encaisser — certains s'y refusèrent et s'évadèrent... saluons-les, encore une fois —, nous nous mîmes à ruminer notre humiliation. Vaincus, battus à plate couture, et sans avoir eu le temps de se retourner... La réaction saine apparut : nous avions été submergés par « nos vainqueurs » ; il nous restait le refus par l'esprit. Il faut avouer qu'on le leur fit bien voir !

Pris au piège, certes, mais suffisamment futés pour faire appel à toutes les ressources de la débrouillardise et de l'humour... « Il faut vivre sur l'occupant », disait sentencieusement un ami ; et nous nous en occupions !...

Il n'empêche que nous eûmes tout loisir pour faire retour sur nous-mêmes, en tant que Français, en tant qu'individus. Singulier examen de conscience qui n'alla pas sans âpres discussions, excellente occasion de se remettre en cause, de rejeter quantité d'idées reçues, de se défaire des préjugés, d'apprendre son histoire, non seulement l'Histoire de France, mais encore sa propre histoire personnelle. Certains n'avaient même jamais eu le temps d'y songer. Séparés de leurs familles, de leurs proches, ils découvrirent, avec une meilleure connaissance des gens et des âges, la qualité de l'amitié et de l'amour.

Et à mesure que se décantait le passé, les valeurs essentielles refirent surface...

UNE PHILOSOPHIE POUR LE TEMPS QUI COURT.

Pour durer, il fallut se bâtir une philosophie et en arriver à dire des choses que l'on ne pense pas d'ordinaire.

Face à la transhumance...

Après les séances de douches et de désinfection, il arrivait souvent que nous devions changer de baraquement et transporter nos paillasses sur notre dos. Nous en plaisantions : « Aujourd'hui, on s'installe, comme si on devait rester toujours... mais disposons-nous à partir demain ! »

A force de se faire dresser le poil, à force de savoir qu'on n'est jamais installé, on finit par aimer strictement le jour d'aujourd'hui. La valeur essentielle tint désormais dans la qualité du moment même, puisque demain même n'était pas forcément pire. « Le pire n'est jamais sûr », dit un proverbe portugais, cher à Claudel.

Avec philosophie, nous répondions aux copains qui s'informaient « Comment ça va ? — Ça pourrait être pire ! » Et nous pensions souvent à la belle devise de la Duchesse Anne : « Tirer le mieux du pire ».

Le paradoxe du prisonnier s'accomplissait : nous étions enfermés, en cage, et en même temps voyageurs sur cette terre ! Il s'agissait donc de voyager peu chargé...

L'unique essentiel...

Désormais, attaché uniquement à l'essentiel, pour vivre, le prisonnier s'est habitué à distinguer l'indispensable de l'inutile et du futile, le principal de l'artificiel et du provisoire des choses. A la limite, il faut si peu de choses pour subsister !... Certains solitaires et ermites le savent admirablement !

C'est d'ailleurs à partir de ce choix qu'on apprit à juger les autres et à se juger soi-même.

L'Assemblée annuelle 1989
aura lieu le
JEUDI 16 MARS
à VINCENNES

Il fallait avoir tout perdu, avoir été dépouillé, par force, de tout ce qu'on supposait indispensable à la vie, pour découvrir en soi une totale liberté à l'égard de toutes choses. Débarrassé des routines, des slogans, de la mesquinerie des courtes vues, le prisonnier reprit goût aux choses simples, naturelles et foncièrement vraies. Par nécessité, il réapprit à vivre d'une autre vie dont il a parfois conservé la nostalgie, parce que paradoxalement, elle lui offrait la seule liberté dont il pouvait totalement jouir.

La part des choses...

Chat échaudé... le prisonnier développa en lui une lucidité, doublée d'une réelle méfiance, qui lui permit d'en prendre et d'en laisser.

Il sut rapidement trier les informations contradictoires, que présentaient les radios adverses qui annonçaient, à tour de rôle, les faits d'armes et les victoires de leurs nations respectives, les batailles se doublant de batailles des communiqués.

La sagesse nous apprit à utiliser un esprit critique très aigu, à penser par nous-mêmes, à ne pas nous en laisser imposer par qui que ce fût, amis ou ennemis. Fini le temps des gogos et des bobards !

Nous mesurions les ravages qu'opérait la « grosse propagande » dans l'esprit de nos gardiens et de nos ennemis.

Faire la part des choses, garder son sang-froid en toutes circonstances devint la règle générale. Nous avions appris à peser le pour et le contre, sans panique, ni emballement. On appelle cela aujourd'hui « relativiser les choses ». Nous le faisions sans employer le mot.

Sérénité...

Durement affrontés aux réalités, l'esprit constamment en alerte, nous avions acquis une disposition intérieure d'esprit et une sérénité qui nous étaient interdites à l'extérieur.

Nous nous évadions intérieurement, et c'est, d'ailleurs, cela qui irritait tant nos gardiens, lesquels, finalement, n'avaient plus aucune prise sur nous. On se souvient comment les brimades tournaient à leur confusion ; les corvées les plus pénibles étaient ponctuées de certaines chansons comme « la balayette » ou « le macchabée », qu'ils appréciaient énormément !...

Mais tout le monde sait bien que chanter en travaillant est un signe de santé.

UNE SOCIETE PLUS HUMAINE ET PLUS HEUREUSE A BATIR.

Etudes, Universités, Projets de Société...

Noël 1940 a marqué un tournant en faveur des découvertes et acquisitions de la captivité.

Jusque-là, en effet, et en particulier dans les Oflags, on avait espéré et compté sur un échange de prisonniers. Il fallut bien, dès lors, se rendre à l'évidence, se ressaisir et s'organiser en fonction du temps présent et à venir. Certains, très jeunes, arrêtés en plein élan dans leurs études, cherchèrent spontanément à poursuivre dans ce sens. Ils se procurèrent des livres, bûchèrent et purent préparer des concours de haut niveau intellectuel.

JOURNAL DES COMBATTANTS
et de toutes les victimes des guerres
(Hebdomadaire fondé en 1916 par A. LINVILLE)

- **Informé**
- **Impartial**
- **Passionnant**
- **Combatif**
- **Indépendant**

ABONNEZ-VOUS :
6 mois : 115 F
1 an : 225 F
Adresse : 80, rue des Prairies, 75020 Paris.
C.C.P. Paris 662-33 Y

D'autres, mais pas uniquement des universitaires ou des industriels, habitués à jongler avec les connaissances et les informations de tous ordres, eurent l'idée de créer des bibliothèques, des universités, des cycles d'études en relation avec les Universités françaises. Les livres arrivèrent. Ce fut un essor prodigieux dans le domaine de la science, de l'art, de la culture et de la théologie.

Certains, enfin, tiraillés par l'histoire de l'entre-deux-guerres dont les conséquences les avaient amenés, avec nous tous, derrière les barbelés, se mirent en devoir d'étudier, de rechercher quelle sorte de société pourrait être construite, harmonieuse et humaine, qui ne serait esclave ou prisonnière ni d'un système économique absolu, ni d'une idéologie politique fermée sur elle-même. Des centres d'études furent créés dans ce sens de recherche équilibrée, évitant les écueils et les excès du capitalisme, du libéralisme, du fascisme et du totalitarisme.

Ce que beaucoup de jeunes cherchent maintenant dans leur exigence de civisme, nous l'avions déjà travaillé durant notre vie captive.

Chaque fois que nous touchons actuellement aux grands problèmes de la France et du monde, nous retrouvons des choses que nous avions envisagées.

Bâtir sur les trois valeurs fondamentales de la liberté, de la paix et du partage.

Acteurs malheureux du premier acte d'une tragédie dont nous ne pouvions mesurer l'ampleur, nous étions devenus des spectateurs retranchés du monde, mis sur la touche, mais nous préssentions que se jouait une partie capitale pour l'avenir de l'humanité. A la Libération, nous apprîmes le dernier acte qui se nommait Hiroshima et les camps de concentration.

Mais les rêves que nous avions ébauchés n'étaient pas utopiques. Nous savions comment se gagnent la Paix et la Liberté, comment les peuples doivent demeurer vigilants contre toutes manifestations totalitaires. Nous désirions être des militants de la compréhension entre les peuples. Nous savions que chaque être a droit au respect de sa personne, à la satisfaction de ses besoins et aspirations.

Une société ne peut vivre que si elle fondée sur le partage, l'attention aux plus pauvres, aux plus démunis, à ceux que le sort accable physiquement ou moralement.

Liberté, paix et partage, trois valeurs clés, clés du Bonheur, que nous aurions aimé proposer à nos concitoyens... Avons-nous été entendus ? Avons-nous appliqué cette règle en nos vies, en dépit des bonnes résolutions prises, lorsque les portes des camps s'ouvrirent nous rendant à la vie ?

.. ..

Quelques brèves nouvelles.

A leur retour de voyage de vacances dans les Vosges, nos amis ROBERT ont pris le chemin des écoliers. Passant par la Suisse et le nord de l'Italie, ils sont revenus dans leur bonne ville de Nice, après avoir dégusté quelques bonnes bouteilles de Riesling, les veinards ! Merci pour votre petit mot, les amis, et bonne santé pour l'hiver qui approche.

C'est aussi l'approche de l'année 1989. Le temps passe vite. Il faut déjà penser au renouvellement de la cotisation à l'Amicale. Je sais que vous n'êtes jamais les derniers pour faire votre devoir d'amicaliste. Plus vite vous le ferez et plus notre trésorier sera content. Et notre Lien pourra disposer de ressources nouvelles. Aidons-le dans la mesure de nos faibles moyens. Je compte sur tous les anciens du 604 pour celà.

Malgré les grèves des tris postaux qui gênent la diffusion de notre « Lien », j'attends de vos nouvelles... et à bientôt les amis !

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X B.

La perturbation prolongée du trafic postal a entraîné bien des difficultés dans la confection du journal — réception des articles de différents rédacteurs, liaisons avec l'imprimeur, expédition et distribution des numéros de novembre et de décembre. La Rédaction demande l'indulgence de chacun et de tous.

(T.)

SIGMARINGEN - ENGELSWIES - MESSKIRCH

GUENIOT André et Raymonde, ainsi que LAIGNEL Lucien représentaient Engelswies et Messkirch à l'assemblée générale annuelle, ils en sont revenus satisfaits. Pour Sigmaringen je n'ai pas eu d'écho de présence.

● Le rassemblement prévu à Beauvais chez Marcel AUBERT n'a pas eu lieu, raison de santé chez LECOMPTE et LAIGNEL ; à revoir en 1989 ! Par contre j'ai eu à Varennes, à leur retour de Toulouse, la visite de Marcel et Germaine AUBERT notre homme de confiance.

● Jean et Simone ALI sont allés se reposer huit jours en Auvergne. Raymond WELTE et Alice ont fait un court passage chez leur fille en Anjou.

● Sur le parcours qui me conduisait à Vienne nous avons côtoyé Ludwisburg (de triste mémoire) puis Ulm et Dachau. Au retour nous étions 8 A.C.P.G. au nid d'aigle de Berteschgaden pour une photo-souvenir, un symbole ou une mini-revanche des mauvais moments passés en Allemagne. Nous terminions pas Schaffhausen, la sinistre poche où je fus repris, et Singen.

● De Paul LIEGEON nous attendons des nouvelles...

A l'avance je profite de cet article pour vous présenter à toutes et à tous nos meilleurs souhaits pour 1989 et surtout une parfaite santé.

LECOMPTE Maurice.

Nouveau code postal : 49730

Les Anciens d'ULM/DANUBE Sous L'ORMEAU

Les « Anciens d'Ulm V B » vous souhaitent un « heureux Noël » et vous présentent pour la nouvelle année leurs vœux pour vous et ceux qui vous sont chers, vœux de santé et jours heureux.

N'oubliez pas le déjeuner du dimanche 15 janvier 1989 à l'Opéra-Provence à Paris. Venez nombreux et RESERVEZ **vos places en téléphonant au Bureau, rue de Londres (45 22 61 32 poste 16).**

L. VIALARD.

Dans Le Lien d'octobre j'ai lu avec beaucoup d'intérêts l'article de notre camarade SCHNEIDER au sujet du bombardement d'Ulm, le 18-12-1944.

Quel triste souvenir de cette apocalypse qui se déchaînait sur nos têtes !

Comme le dit notre ami, 45 minutes de bombardement c'est long ; que de choses dans ces moments traversent notre pauvre tête !

Toutefois je tiens à préciser que tous les camps de P.G. d'Ulm n'étaient pas dans des forts. Le notre, le Turmelé, situé au-dessus de l'usine Magirus Werk II et III était implanté sur une butte rocheuse et était composé de baraquements qui abritaient environ 300 K G.

Un abri avait été creusé dans le rocher sous notre camp.

Heureusement pour nous, lorsque la fin d'alerte sonna il ne restait de notre camp que les assises en béton de nos baraques. Pour l'histoire je tenais à donner cette précision.

Par ailleurs, c'est avec beaucoup de plaisir que je lis la prose de notre ami André BERSET que j'ai bien connu au Werk II de Magirus...

C'est avec brio qu'il « passa » son CAP de conducteur d'elektrowagen ; il fallait le voir « slalomer » dans les ateliers, quelle maestria !

Cher camarade BERSET, je suis heureux d'avoir de tes nouvelles par notre journal et je te vois encore très actif, c'est bien, « restons dans le coup », selon cette expression moderne.

Quant à moi, j'ai le privilège de résider dans une région constituée de creux et de bosses ; aussi je m'adonne au maximum de ma condition physique aux plaisirs de la randonnée en montagne.

Malheureusement avec les ans qui passent je trouve que nos montagnes penchent de plus en plus.

J'ai souvent une pensée pour mon ami Lucien LACOUR, que tu connaissais bien toi aussi, et qui a été tué lors du bombardement d'Ulm le 7 août 1944.

Merci, mon ami le poète, prouvons que nous sommes encore là, dépassés peut-être par certaines choses, mais là quand même !

RAFFIN Edmond.

28, rue Angelier, 73000 Chambéry.

⁂

Transmis par Lucien VIALARD, un poème de Jean NOHAIN, qui a dû lui rappeler quelques souvenirs de sa vie active...

LES PLUS BEAUX MAGASINS DU MONDE

Approchez-vous, Madame... Approchez-vous, Monsieur...
Et si vous voulez bien ouvrir tout grand vos yeux,
Je vais vous présenter pendant quelques secondes
Les plus beaux magasins du monde...
Regardez simplement devant vous, c'est ouvert.

Sous le ciel bleu, sur son immense tapis vert,
La France a mis à l'étalage
Ses milliers de petits villages
Des milliers de clochers pointus dans le soleil,
Des milliers de ruisseaux, des milliers de fontaines
Et des collines par centaines
Avec des fleurs et des parfums de prétentaine...

Dans ces grands magasins à nuls autres pareils
Nous avons à tous les rayons
Des bouquets et des papillons...
Si vous voulez bien me permettre,
Pour aujourd'hui, Monsieur, combien faut-il vous mettre
De prés fleuris, de champs de blé,
De petits chemins isolés
Où serpentent des ruisselets :
En voulez-vous trois kilomètres ?

Nous vous recommandons nos petits bois de pins
Garnis de mousse et de lapins.
Nous avons des vallons, des plaines,
Et des rivières toutes pleines
De poissons frétillants, dressés pour l'hameçon
(Evitez les contrefaçons !)
Des petits coteaux sans façons...

Mais si vous préférez monter quelques étages,
Vous trouverez plus haut (rayon des découpages)
Nos montagnes dans les nuages...
Tous les articles sont ici :
Attention aux oiseaux... Merci !

Chère maison fondée il y a tant d'années,
Pleine des trésors les plus doux,
Et des grâces enrubannées...
Chère maison fondée il y a tant d'années,
Où tant de braves gens ont travaillé pour nous !
Que de peine ils se sont donnés !

Réfléchissez, Monsieur... Réfléchissez, Madame,
Avez-vous vraiment profité
D'une telle richesse et de tant de beauté...
Notre maison fait si peu de réclame !
Réfléchissez, Monsieur... Réfléchissez, Madame...
Et vous pourrez demain revenir faire un tour :
Nos magasins sont ouverts tous les jours...
Ils resteront ouverts, toujours !

Chronique de Paul DUCLOUX

CARNET NOIR

LE GENERAL PIERRE BRUNET

Fin juin, alors que je continuais mes « stages » à l'Hôpital Edouard-Herriot à Lyon, mon épouse m'a fait part du décès de notre cher ami le Général Pierre BRUNET.

Dans Le Lien, notre Rédacteur en chef, en d'émouvantes lignes, a fait part aux lecteurs de la disparition de cet homme de courage et de fidélité.

C'est grâce au regretté Henri STORCK que je suis entré en contact avec le Général. Pendant plus de dix années nous avons échangé une longue correspondance.

Premier contact avec la prose de ce valeureux combattant dans le « Journal de la France » des années 40, sous le titre : « Sandbostel : une semaine tragique avant la délivrance ».

Je veux en citer ici la conclusion : « Nous avions été 12.000 déportés de toutes nationalités envoyés au « mouroir » de Sandbostel... près de 10.000 restent dans les charniers »...

A maintes reprises il rappelle « l'accueil » des P. G. qui, malgré les risques encourus, ont contribué à atténuer les souffrances de ces malheureux.

En octobre 1982 j'ai mis sur pied un pèlerinage un peu particulier : les 50 participants étaient logés dans des familles allemandes de la région de Sandbostel. Deux années de travail ; deux voyages sur place... le résultat a dépassé toutes mes espérances ! Je crois que sans l'appui et les conseils du Général, j'aurais renoncé. J'ai été souvent dans l'embarras ; je recevais des lettres de 10 pages ; j'ai fait de mon mieux. Avec son fidèle ami, déporté, MANCEAUX, de Tours, ils « logeaient » chez un professeur d'histoire de Bremervorde, qui travaillait lui-même à l'élaboration d'un livre sur les camps de concentration de l'Allemagne du Nord. Réception à la préfecture et dans toutes les communes du coin. Jours de liesse... de recueillement aussi. La cérémonie au cimetière de Sandbostel fut émouvante au possible.

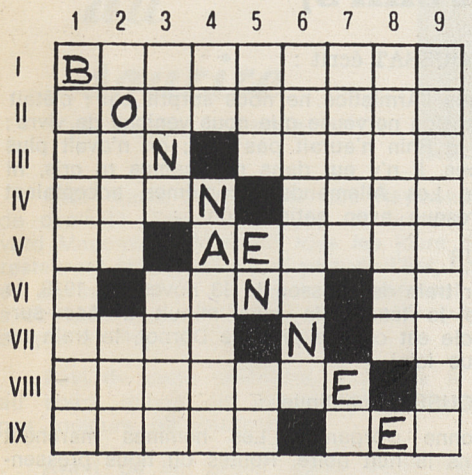
Les journaux allemands ont consacré de longues lignes à cette manifestation. Le Général a fait une très forte impression sur les autorités allemandes auprès desquelles je m'étais entremis.

Je suis fier d'avoir une seconde fois encore permis au Général et à son épouse dévouée de faire un autre merveilleux voyage du souvenir.

Le Général en était heureux. Au retour je reçus de lui une très longue lettre dont voici un très court passage : « J'ai revu Bremen et Sandbostel où m'attachent tant et tant de souvenirs. Mais j'ai retrouvé aussi certaines images d'un lointain passé : Aix-la-Chapelle, Cologne, la remontée du Rhin. J'ai découvert d'autres horizons comme à Nienburg-sur-Weser et surtout Bastogne et l'Ardenne Belge. J'ai pu prendre part aux visites tout en me ménageant et je puis vous assurer que ce pèlerinage m'a apporté beaucoup de choses.

Suite page 4.

Mots croisés n° 447 par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

I. - Ardentes et passionnées. — II. - Voisin du poisson-chat. — III. Sur la rose. - Quand on a de l'admiration pour quelqu'un, on a de l'estime au sien. — IV. - C'est à lui. - Sert de soutien souvent provisoirement. — V. - Sales nazis. - Allègent un ensemble. — VI. - Grimper sur celle du Pyla nécessite un certain effort. - Précède souvent « git ». — VII. - Battent les dames sans complexes. - Directions opposées. — VIII. - En avoir une bonne, c'est très bien s'accorder. — IX. - Il faut faire un gros effort pour les attraper. - Ont fait leur entrée dans la société.

VERTICALEMENT :

1. - Celles de l'amour propre sont souvent traumatisantes.
2. - Ne sont pas devenus tout à fait rouges. - Organisation réunissant beaucoup d'états. — 3. - A été beaucoup utilisée en 1988.- Prononcée. — 4. - Mesure chinoise. - Rien que de voir les initiales de la V, elle nous la fiche ! — 5. - Balle de service. - Adverbe. - Points opposés. — 6. - Furent au large dans leurs vêtements. — 7. - Du verbe « être », sens dessous-dessus. - Pronom. — 8. - Action de divaguer en ne sachant plus quel but on s'est fixé. — 9. - Révoltes contre l'autorité établie.

SOLUTION EN PAGE 6.

Prochain rendez-vous à

L'« OPÉRA-PROVENCE »

DIMANCHE 15 JANVIER

à 12 heures

CHRONIQUE DE PAUL DUCLOUX

Et il est bien naturel que j'en rende grâce au précieux organisateur que vous êtes et je vous exprime toute notre reconnaissance mon épouse et moi ».

J'ai perdu en lui un excellent camarade... avec notre ami commun MANCEAUX nous le considérions comme un grand frère, celui vers qui, en certaines circonstances, on se tourne plus que vers quiconque pour quêter un conseil, mettre à nu ses états d'âme, sans ressentir aucune gêne mais en sachant que vous serez écouté et conseillé.

Le dernier numéro du « Déporté » consacre de très longues lignes au disparu. Il a écrit un émouvant recueil sous le titre : Les martyrs de Neuengamme. Son jeune frère, arrêté avec lui le 26 juin 1944 par la Gestapo, n'est pas revenu...

Il était l'homme au grand cœur, la Déportation et tout ce qui s'y rattache était son **sacerdoce.**

—o—

CLEMENT Antoine « Les Versots » Saint-Maurice-les-Châteauneuf 71640 Châteauneuf. Après de longs mois de souffrances, avec un courage et un moral de fer, notre cher ami vient de nous quitter à l'âge de 82 ans.

Il faisait partie des 12 P. G. originaires de la Saône-et-Loire qui ont supporté la dure captivité au kommando 440 de Garrel.

A ma connaissance, sur ce petit lot, nous ne restons que 3 ou 4...

J'ai présenté, au nom de tous, mes condoléances à son épouse bien esseulée maintenant.

Paul DUCLOUX - 24593 X B.

ATTENTION

En raison du renouvellement et de la mise à jour du fichier de l'Amicale, nous demandons aux lecteurs qui se verraient privés du service du Lien au mois de janvier 1989 et suivants, de bien vouloir nous le faire savoir le plus rapidement possible et de nous préciser par la même occasion leur adresse ACTUELLE.

La Gazette de Heide de Noël

Noël de Martin, le clochard, qui a réveillonné seul avec deux bouteilles de « Pelure d'Oignon » et qui ronfle, recroquevillé sur une bouche à air de métro, rêvant aux Noëls sobres de jadis passés au milieu des amis du stalag ou des kommandos.

Noël de l'otage, innocente victime de la haine politique, qui se morfond dans un cachot noir depuis des mois et des mois, alors que son épouse est venue par solidarité passer Noël dans « sa » ville.

Noël, chez « Maxim's », de l'industriel milliardaire à qui rien ne manque si ce n'est, peut-être, un peu d'amitié sincère et désintéressée.

Noël de l'Abbé Pierre, qui en cet hiver particulièrement glacial mendie pour ses compagnons à la porte des palaces.

Noël de ces trois évadés repris que leurs geôliers magnanimes ont regroupés, pour cette Nuit, autour d'un maigre feu de tourbe dans la même cellule, avec, au réveillon : une soupe tiède supplémentaire, une mince tranche de pain d'épice et trois cigarettes chacun.

Noël de celui ou de celle qui a perdu sa compagne, son compagnon, recevant une carte postale de ses enfants aux sports d'hiver... qui pensent bien à lui, à elle...

Noël de l'Enfant Divin qui, ce jour-là, ouvrit les yeux sur notre monde et qu'un affreux bonhomme venu des steppes de Sibérie **évoque** aujourd'hui.

Noël en Afrique du Sud, quand rutilent sous un soleil torride les flamboyants fleuris. Ce soir-là les Blancs autour d'un sapin artificiel chanteront des cantiques et les Noirs dans leurs ghettos psalmodieront des Negro-Spirituals.

Noël dans les camps de rééducation vietnamiens, russes, sud américains et dans toutes les prisons du monde où des hommes souffrent seuls en cette Nuit Bénie.

Toi, Gefang libéré, sois heureux ! tu y as droit, en ce jour de Noël au sein de ta famille dont tu fus privé cinq longues années ; mais songe à tous ces malheureux, cela te grandira un peu.

BON NOEL ET BONNE ANNEE, MES AMIS (es)

AYMONIN Jean - 27641 X B.

—0—

Un chanteur vedette chante : « ... En 68, j'avais 20 ans » ; moi, en 38, je venais de les avoir !... il y a de cela 50 ans... 1/2 siècle !

—0—

J'ai reçu de DENOEL une cassette postale où avec son savoureux accent belge il m'entretient un moment de vive voix. S'était jointe à lui notre amie Marie-Louise PHILLIPART, la fille de Marcel PHILLIPART qui décéda tragiquement à Büsum. Quel plaisir que cela me fit.

DENOEL veut que je vous fasse part des douze commandements (en vigueur en Belgique sans doute) du « Club de la Fatigue ».
(A faire lire ou écrire par un autre pour ne pas se fatiguer).

1 - Sois infatigable au repos.
2 - Si tu vois quelqu'un qui cherche à se reposer, aide-le.
3 - Rappelle toi que le travail est sacré, n'y touche jamais.
4 - Si par hasard tu trouves du travail, avise le bureau des objets trouvés.
5 - Ce que tu ne peux éviter de faire, fais le faire par un autre.
6 - Si l'envie de travailler te prend, assieds-toi et attends que ça passe.
7 - Ne te fatigue même pas pour tuer le temps, puisqu'il travaille pour toi.
8 - Si par hasard tu tues le temps, utilise le temps mort pour ne rien faire.
9 - Oublie les vieux travaux et laisse les nouveaux devenir vieux.
10 - Ne reste jamais debout lorsque tu peux t'asseoir, ni assis quand tu peux t'allonger.
11 - Si tu es victime d'une farce, ne marche pas, reste assis.
12 - N'écoute pas des histoires à dormir debout.

Je vous laisse chers(es) amis(es), j'espère que notre Petit Belge vous aura diverti. La place me manquant, je vous placerai une autre histoire de lui une prochaine fois.

Amitiés de Aymonin Jean et Dénoël Adler.

Noël 1944 - Stalag X B

OASIS DE L'ESPOIR

Une source bruit, autour d'elle se répand le miracle de la vie. Qui boit à cette fontaine y puise le courage de poursuivre.

Nous sommes ce peuple en marche dans un désert. Bien des fois, le terme auquel nous pensions atteindre s'est joué de nous. Nous aurions pu désespérer mais nous avons rencontré des **oasis.**

NOEL, FETE DE L'ENFANCE, NOEL EST L'OASIS

C'était autrefois la halte lumineuse près de la chaleur du foyer, et maintenant, attendris de souvenirs, riches de projets toujours, les grands enfants que nous sommes célèbrent encore Noël.

Noël d'une caravane que la pensée seule rattache au monde, Noël pour la cinquième fois, au seuil peut-être de l'ultime étape, **Noël 44,** oasis de l'espoir.

NOUS AVONS MARCHE D'OASIS EN OASIS...

OASIS DE L'AMITIE

Au désert, un brin d'herbe a sa douceur, une goutte d'eau est diamant. Là où l'œil des autres voyait l'étendue, chacun de nous a reconnu ses oasis. Ainsi, le voyage est devenu possible, ainsi des rires et des chansons marquent encore notre passage. Nos oasis ont créé un paysage. Leur chaîne rustique et précieuse fait la route plus facile.

Ils sont notre richesse, et j'en sais parmi nous qui sont devenus tout d'un coup très riches, riches parce que l'oasis de l'amitié, réservée à quelques-uns, reste leur privilège. Nous avions commencé la route seuls et voici que ces deux là vont côte à côte comme deux frères : ils partagent le même pain et se disent leur pensée.

MON AMI A MOI TIENT DANS LA MAIN...

OASIS DU LIVRE

Un soir, il a ri de ma misère ; il m'a dit la vie fantasque de Gosta BERLING, la science de CAREL, la sagesse des maîtres. C'est aussi lui qui m'a rappelé les formes, les parfums, les couleurs. Il bâtit des maisons, des rues, des villes, il anime devant mes yeux des êtres de chair qui parlent ma langue et j'ai continué à vivre à travers lui dans l'oasis du livre. En feuilletant les pages d'un livre je reprends contact avec le monde.

MON AUTRE AMIE EST PLUS PETITE ENCORE...

OASIS DE MA PIPE

Au bout de ma lèvre. Mais l'écran qu'elle fait monter entre le mur de la baraque et moi, entre le kommando et moi, cet écran fragile est aussi réel que les réseaux de métal qui m'entourent. A l'abri derrière lui je ne sais plus rien de la baraque et du kommando. Je ne sais plus rien que mes doigts jaunis, bien à moi et cette petite incandescence. Me voilà d'aplomb sur terre, comme autrefois, et satisfait d'être encore moi-même, tout seul, enveloppé, camouflé dans l'oasis de ma pipe.

MON LIVRE ET MA PIPE

OASIS DU SOUVENIR

Ainsi, sans peine je retrouve ma silhouette d'autrefois et avec elle toutes les silhouettes familières et je me perds volontiers dans l'oasis du souvenir.

Vous m'êtes chères, lettres qui tracez le canevas de leur existence, images qui nous montrez leur visage d'un jour mais ce n'est pas en vous que je cherche ceux que j'aime. Je sais trop de choses d'eux que vous ne savez pas, un peu comme je les ai laissés, un peu comme ils me disent qu'ils sont, leur vie a continué à se mêler à la mienne.

MES DESIRS SE REJOIGNENT SOUS LE MEME TOIT...

OASIS DU FOYER

Une maison ce n'est pas seulement des murs et des fenêtres. La mienne je l'ai reconstruite, solide, chaude d'affection, elle m'attend comme un navire à l'ancre.

Un sourire de femme, un visage d'enfant et j'élabore des projets déjà... Déjà je bâtis notre avenir. Foyer, paix, vous formez une même oasis, celle où nous rêvons de nous arrêter longtemps.

NOUS AVONS MARCHE D'OASIS EN OASIS

L'HEURE ARRIVE OU NOUS FOULERONS LA TERRE FERME

La piste devient route, De la trop longue étape, nous voulons tout oublier hormis ces fontaines limpides auxquelles nous avons bu.

AMI QUI VIENS D'ACHEVER LE VOYAGE
TU VAS EN ENTREPRENDRE UN AUTRE
VERS LE LIBRE ESPACE
ADIEU...
QUE TA VIE SOIT SEMEE D'OASIS.

(Le texte original de G. Ville est illustré par J. Strebelle).

L'hiver en Forêt-Noire (Villingen - V B)
Communiquée par Mme LANGLOIS.

COTISATION 1989 :

IL EST TEMPS... PENSES-Y !

MERCI.

Retour d'exil en 1918

(Le temps des souvenirs)

Le 11 novembre 1918, plus de cinq mille soldats français, prisonniers de guerre au camp de Giessen en Allemagne, apprennent la signature de l'armistice, au milieu de la révolution qui a gagné la ville.

L'un d'eux, Emile MOUSSAT, prisonnier depuis 1914, ancien élève de l'Ecole Normale supérieure, professeur agrégé des Lettres, président des Médaillés militaires, en 1930 a raconté cette captivité et son retour en France avec ses camarades dans un livre paru sous le titre : « L'Ame des camps de prisonniers - Récits d'exil en Allemagne de 1914 à 1918 », Editions Charles Lavauzelle.

Vous lirez, ci-dessous, leur arrivée à l'ancienne frontière, à la limite des départements de Moselle et de Meurthe-et-Moselle, puis le passage à Pagny-sur-Moselle, ancienne gare frontière, et à Pont-à-Mousson.

Emile MOUSSAT écrit :

J'ai dit que l'Armistice ne nous surprit pas ; c'était la fin de la tension nerveuse que nous venions de vivre ; l'attaque sur le Rhin n'aurait pas lieu ; on n'avait plus besoin de nous. Il n'y eut dans nos camps ni cris, ni joie bruyante. Les Allemands eux-mêmes acceptaient la défaite presque avec satisfaction.

● LE RETOUR

(Parti par train de Giessen le 13 novembre 1918, le convoi arrive le lendemain vers minuit à Ancy-sur-Moselle, la voie est coupée près de Dornot, le train ne peut aller plus loin).

Emile MOUSSAT continue :

Une colonne s'organise. Les hommes marchent lentement dans la nuit noire. Routes où nous pressentons l'image de la guerre. Pas une âme à Dornot, personne à Novéant. C'est le « Noman's land ». Les villages

ont évacué ; les Allemands sont partis ; les Français ne sont pas arrivés.

Voici l'aube juste à temps (15 novembre) pour nous montrer les ruines de Pagny-sur-Moselle. Ce sont les Américains qui l'ont mis dans cet état et ils n'y ont pas été de main morte. Mais ces ruines sont toutes neuves encore, toutes récentes et des incendies fument encore.

A la sortie de Pagny, un énorme entonnoir nous barre le chemin ; on le franchit tant bien que mal, mais on n'a pas fait deux cents mètres que nous entendons hurler « Halte » et manœuvrer les culasses de fusils.

— « Halte ! et couchez-vous ! »

On ne sait jamais...

Mais qu'est-ce qu'on baragouine en face de nous ?

On dirait de l'anglais. Et, de fait, ce sont des noirs américains qui nous font face et nous font de grands signes pour nous éloigner. Ils sont menaçants. Ils ne vont tout de même pas tirer sur nous ?

Un camarade, qui parle anglais, se dévoue pour m'accompagner. Nous avançons les bras levés, couchés en joue par un grand diable de nègre qui n'a pas l'air commode, et en multipliant les paroles d'amitié.

Enfin nous l'atteignons, sans qu'il y ait eu de malheur, et il se décide à héler un officier. L'officier est tout surpris de ce que nous lui racontons. Il va téléphoner.

ATTENTION

En raison du renouvellement et de la mise à jour du fichier de l'Amicale, nous demandons aux lecteurs qui se verraient privés du service du Lien au mois de janvier 1989 et suivants, de bien vouloir nous le faire savoir le plus rapidement possible et de nous préciser par la même occasion leur adresse ACTUELLE.

Il revient avec deux autres officiers. On va nous laisser pénétrer dans les lignes et des camions viendront nous chercher, on ne peut préciser l'heure.

Quant aux éclopés, ils devront être là à 4 heures de l'après-midi, sans faute.

Je laisse écouler la colonne qui foule enfin la terre française et seul je refais en sens inverse la route nocturne que je viens de parcourir.

Je marche avec allégresse dans un paysage désolé. Les Allemands dans leur fuite ont abandonné mitrailleuses, munitions, bagages. Jusqu'à Dornot, c'est une vraie dévastation.

J'arrive enfin à Ancy. Je trouve mes éclopés entourés par tous les habitants du village, qui les réconfortent de leur mieux. On m'attendait avec impatience.

Je communique mon message et l'on s'active pour trouver des voitures et des chevaux. Ce n'est pas très commode et on y met le temps. Je tire ma montre avec impatience. On ne sera jamais à Pagny pour 4 heures.

Enfin le triste et joyeux cortège se met en route. Je suis assis sur le siège de la première voiture que conduit le fils Barthélémy, hier encore feldgrau, qui a su regagner l'un des premiers son village natal. Un beau garçon, aux yeux bruns, vif, l'air très franc : nous sommes vite une paire d'amis.

Mais, comme je l'avais prévu, nous arrivons trop tard. La consigne est formelle. On ne pourra enlever nos blessés que le lendemain matin. J'ai beau parlementer dans un anglais plutôt vague, je ne comprends des réponses qui me sont faites que des « NO » énergiques.

Que faire ?

Je décide d'installer un cantonnement de fortune. Dans l'une des maisons les moins démolies, j'établis mes blessés et je dépose mes bagages. Avec l'aide des conducteurs d'Ancy, nous charrions des paillasses, des matelas, du linge, tout ce que nous trouvons. On allume un grand feu. Le bois ne manque pas. Nous passerons ainsi une nuit à peu près tolérable.

(Retourné à Ancy, Emile MOUSSAT, revient le lendemain à Pagny (17 novembre).

● RENCONTRE

Me voici à Pagny. Personne. Je cours au bâtiment où mes éclopés ont dû passer la nuit et où sont mes bagages. Presque tous les éclopés qui pouvaient marcher ont réussi à passer à la première heure ; mais il y a encore là quelques camarades mutilés, qu'on n'est pas venu chercher.

J'empoigne mes bagages.....

Dans le trou de mine qui a creusé la route à l'entrée de la ville, quelques sapeurs français viennent d'arriver et discutent le coup. Je les supplie de venir chercher mes mutilés, mais cela ne les regarde pas.

A un kilomètre environ, un petit ruisseau coupe la route ; le génie américain est en train de construire une passerelle. On me jette une planche sur laquelle je passe.

Mais voici que du sud trois automobiles arrivent à grande vitesse. Elles stoppent à ma hauteur. Un colonel saute de la première voiture.

— Sergent, vous venez de Pagny ?

— Oui ! mon colonel.

— Savez-vous si nos voitures pourront passer ?

— Certainement non, mon colonel. A 500 mètres, il y a un ruisseau et la passerelle n'est pas rétablie. A l'entrée de Pagny, il y a un trou de mine très profond.

— Accompagnez-moi jusqu'au ruisseau.

Je laisse mes bagages. Le colonel se rend compte par lui-même et revient.

Tous les occupants des trois voitures sont descendus. Il y a là des militaires et des civils.

Le colonel avise l'un des civils, grand, mince, distingué, salue et fait son rapport.

— M. le Ministre, impossible d'aller plus loin. Il faut retourner à Pont-à-Mousson et passer sur la rive droite.

Je suis là, à deux pas, étrangement vêtu d'une grande pélerine et coiffé d'un béret d'infanterie alpine : très fantaisie en somme. On me regarde comme une bête curieuse.

Le colonel pivote sur ses talons : « Mais au fait, sergent, qu'est-ce que vous faites là ? »

— J'arrive d'Allemagne, mon colonel, et j'ai remis la nuit dernière 1 500 camarades aux troupes américaines.

— Nom de Dieu ! Comment, ils nous renvoient déjà des prisonniers. Mais c'est contraire aux conditions de l'armistice. Ils vont nous embouteiller.

Le colonel est furieux ; pour un peu il me renverrait en Allemagne.

Le Ministre s'est approché : — «Ah ! si vous arrivez d'Allemagne. Très intéressant. Je suis M. Albert LEBRUN, ministre des régions libérées, et je veux me rendre compte de l'état où ils ont laissé nos usines. Mais, dites-moi, où allez-vous maintenant ?

— Je n'en sais rien, M. le Ministre. J'ai des éclopés à Pagny qui sont immobilisés, je cherche du secours pour eux.

— Eh bien ! Venez avec moi jusqu'à Pont-à-Mousson. Vous avez sûrement des choses intéressantes à me raconter ».

Conclusion de l'auteur.

« Qui m'eût dit que, 18 ans plus tard, le sergent, devenu Président de la Société nationale des médaillés militaires, aurait l'honneur d'être reçu par le Président de la République Albert LEBRUN et de lui rappeler cette étrange rencontre sur la route de Pont-à-Mousson.

—o—

Les Editions Charles Lavauzelle ont bien voulu autoriser la reproduction de cet extrait. Nous les en remercions bien vivement.

P. DURAND - V B.

Le coin du poète

Le présent poème fut composé fin 1944. Les conditions de vie étaient plus difficiles avec les bombardements. Mais le moral, lui, était meilleur car les geôliers prenaient la piquette. Cela se ressent à sa lecture.

Le septième Noël

Lorsque j'étais enfant, Noël
Etait, pour moi, mystérieux.
Tirant ses cadeaux, solennel,
D'un immense sac nuageux.
Je le croyais maître, sur terre,
Du destin de tous mes prochains
Et pensais que dans son mystère
Il pouvait tout : en mal, en bien...

Plein de ma candeur enfantine ;
Je puis vous en faire l'aveu,
J'ai prié sa grâce divine
De m'accorder ces quelques vœux.

LES VŒUX

Je voudrais que notre cuisine
Soit paradis des gastronomes.
Que notre toubib, magnanime,
En repos ne soit économe.

Que l'on organise des jeux,
Dans la neige, assez attrayants
Les uns, les autres si bien que
Ça nous stimulerait le sang.

REALISATIONS

« Demain, vous retravaillerez ! »
Les menus restent équivoques :
Rutabagas à satiété.
Jeux divers : petits paquets... Poke.

LES VŒUX

Nous sommes vingt, dans ma... chambrette,
Ayant chacun de gros défauts :
Jean ouvre toujours les fenêtres,
Et Paul fait rougir le fourneau.
Oh ! Belle camaraderie,
Je le souhaite de tout cœur,
Faisons foin de la muflerie
Nous apportant tant de rancœurs.

REALISATIONS

Chacun emmerde le voisin.
On joue au dur, au vrai bravache,
Tous ruminent de noirs desseins ;
Moi, j'écris des poèmes vaches.

LES VŒUX

Je souhaite que nos amis.
(J'ai susnommé les allemands)
Qui, depuis quatre ans et demi,
Nous font travailler... « gentiment »,
Soient, pour nous, remplis de bontés.
Petit poisson deviendra grand,
Attention ! La moralité :
Un coup reçu, c'est dix qu'on rend.

REALISATIONS

Pour Noël, lettres et colis
Sont supprimés, délikatesse...
Voyons ! Vous n'avez pas compris ?
C'est dix qu'on rend... Gare à vos fesses !

LES VŒUX

Enfin ! Je veux, souhait suprême,
Voir tous les hommes de la terre
La transformer (désir que j'aime)
En un Paradis, ce cratère.
Plus jamais de champs de batailles.
Les armes, rouillant au grenier,
Terreurs des futures marmailles
Ignorant le mot : « Prisonnier ».
Nos bonnes mamans radieuses
Vivant dans notre adoration.
Hélas ! Pour cette fin heureuse...
...Aucune réalisation.

André BERSET.
Ulm, décembre 1944

Le coin du sourire

par Robert VERBA

Cela faisait bien 3 ans que Raymond était rentré de captivité. Travaillant dans un bureau situé Boulevard Magenta il déjeunait tous les jours dans un petit restaurant situé près de la gare de l'Est, quand un jour, en s'y rendant, il se trouva brusquement face à face avec Igor. Igor, l'infirmier tchécoslovaque qui l'avait soigné à l'hôpital de Schleswig.

Ravi de cette rencontre, il l'invita à un déjeuner au cours duquel ils évoquèrent quelques souvenirs, pas toujours réjouissants.

Avant de se quitter après avoir réglé l'addition, Raymond posa la question : Tu es pour longtemps en France ?

— Pour le reste de mon existence lui répondit Igor. Ayant mes diplômes d'infirmier et connaissant un professeur à l'Hôpital Lariboisière, je n'ai eu aucun mal à trouver un emploi, d'autant plus que je m'exprime à peu près bien en français, ainsi que tu peux le constater. Je commence mon travail lundi.

— Et ta famille ?

— Oh, ma famille ! à part quelques petits cousins éloignés, je n'ai plus personne, et j'ai été assez privé de liberté en captivité pour l'être maintenant dans mon pays. Vive la France !

— Et en ce qui concerne l'argent, as-tu besoin de quelque chose ?

— Oh non, mon vieux Raymond, je te remercie, tiens regarde ; et il sortit plus de 100.000 F de son portefeuille.

— Dis donc, t'es complètement dingue de garder une telle somme sur toi, c'est trop dangereux, tu peux te la faire piquer... Viens avec moi, tu vas déposer tes billets à la banque.

— A la banque ?

— Oui, à la banque. Ton argent sera en sûreté et en échange on te donnera un carnet de chèques qui te permettra de régler tous tes achats.

— Un carnet de Tchèques, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Pas de tchèques mais de chèques, tu verras bien.

— Ça me paraît bizarre, dit Igor, mais je te fais confiance.

Et sitôt dit, sitôt fait...

Quelque temps plus tard, notre ami passant devant un tailleur s'offre un beau costume réglé avec un chèque, une paire de chaussures : un chèque, un beau frigo : un chèque, une voiture : un chèque, etc...

Le directeur de la banque le convoque de toute urgence.

— Dites donc, qu'est-ce que c'est que ce magouillage ? Voilà 8 jours que vous ouvrez un compte chez nous et vous êtes déjà en découvert de 620.000 F !

— Ça veut dire quoi, découvert ? Que je vous dois de l'argent ?

— Ne me prenez pas pour un imbécile, bien sûr que vous devez de l'argent à la banque !

— Si ce n'est que ça, il n'y a pas de quoi vous énerver, ni de faire un drame... S'il vous plaît, Monsieur, je n'ai pas de stylo sur moi, prêtez moi le vôtre afin que je vous fasse un chèque !

Prochain rendez-vous à
L'« OPÉRA-PROVENCE »
DIMANCHE 15 JANVIER
à 12 heures

Extrait du recueil de Paysanneries Lorraines, par DUPRE de GOVILLER, paru dans « Délivrance » du 11-04-1946.

Le retour du Mimile

En hommage du regretté Georges CHEPFER, Stalag VII A.

Jésus ! Marie ! mais c'est not' Mimile ! Viens vite que j' te relichotte mon coco !...

Hum... c'est bon tout de même, depuis si longtemps qu'on n's'était pas bisé !

Jules !... Nénette !... venez vite embrasser vot' père qui nous r'vient sans tambour ni trompette !... Mais où sont i ces mandrins là ! i sont encore après les poirottes de la Philippe que j' parirais bien ; i sont si maraudeurs les diables, mais le cœur sur la main pour sûr. Tu dis rien mon Mimile ; approche donc à la lumière du jour que j' te vois sur toutes les coutures. T'es toujours le même que j' crois bien. Pourtant... on dirait qu' t'as un peu grandi ! C'est i pas qu'ils t'auraient martyrisé les Sauvages ?... I paraît qu'ils vous tiraient par les pieds jusqu'à vous allonger d'un pouce, c'est le prétendant d'la Nénette qu'est revenu la semaine dernière du Buckenwald qui racontait ça ; mais on en raconte tellement ! I faut tout de même pas croire tout ce qu'on dit, hein, mon Mimile !... Les gens sont si méchants à c't'heure !...

Ote donc ton béret mon gros Jésus, nà,,, comme ça... Oh oui ! t'es toujours le même ; i a que tes cheveux qui ont déménagé à la cloche de bois. On dit comme ça que d'se faire du souci on attrappe des cheveux blancs... eh bien, c'est pas ton cas, les tois poils qui t' restent sur le caillou sont noirs comme les pieds d'la Marie Sornet qui n'se lave qu'aux Brandons à ce qu'on dit !... T'as laissé tes bagages à la gare que j's'suis sûre, c'est pour venir plus vite te fourrer dans les bras de ta Dolphine, nème mon chéri !... — Comment tu dis ?... t'as pas d'bagages... tu reviens les mains vides ?... Mais qu'est c'que t'as fait de toutes les choses qu'on t'a données à la frontière ? et les deux paires de chaussettes en laine véritable que j't'ai envoyées... Tiens, c'la fait deux ans à la fête !... et le caleçon avec de la ouate dedans que ton oncle de Selaincourt t'a fait passer par le fils Maujotte ?... T'as eu peur de t'encombrer que j'parie !... T'as tout donné aux Boches pour faire le généreux, le grand mossieu !... Ah ! t'es bien comme ton père qu'aurait donné sa chemise pour faire l'important !...

Si c'est pas malheureux tout de même... Dire qu'le Jeanjean du bout d'la rue est rentré avec des valises, des paquets qu'a fallu atteler la Marquise pour chercher l'tout à la gare de Vézelise !... — Comment ? t'as tout perdu dans les bombardements... J'suis sûre que tu t'sauvais gros poltron !... C'est enco comme ton père qu'avait peur d'une souris dans la grange... il n'aurait pas voulu faire ses besoins dans l'seau à la nuit tombante,i gardait ça pour l' lendemain, même si son ventre lui récriait toute la nuit !... Quelle drôle de famille tout de même...

Qu'est-ce que tu mettras ?... j'n'en sais ma fi rien... J'ai fait tailler à la saint Joseph dans ton costume des dimanches pour faire quéqu'chose à not' Jules qui n'avait pu rien à s'mettre le pôve gosse !... i t'reste bein ton vieux pantalan gris qui venait d' ton père ; j'ai encor au grenier une veste de soldat qu' j'ai ramassé à la débâcle au bois d'Arron... elle est p't'être un peu mitée, mais qu'est-c'que t'veux à la guerre comme à la guerre !... Quelle misère tout d'même !... C'est bien la peine d'être parti pendant cinq ans pour revenir les mains vides !... J'avais ma fi raison d'dire qu't'étais pas changé !... T'est toujours aussi j' m'enfouisse quoi !... Ah les hommes !

Qu'est-ce tu dis ?... que s'suis bein contente que t'es revenu ?... Oh bien sûre que j'peux pas dire autrement. Quand on a perdu un soulier à son pied, on est bien content de le r'trouver qu'on dit !... n'empêche que j'ai pu vivre pendant septante-tois mois et qu'tu n'étais pas là ! Naturellement j'ai eu quequ'fois le cafard ; on n'peut pas dire si ça vient d'la têie ou d'ailleurs c'te bête là !... et pourtant... si j'avais voulu... combien de d'fois le père Jeanron qu'est veuf s'est-i frotté à mes jupons !... en v'là un qu'à su en profiter malgré ses soixante-toi ans bien sonnés !... On dit là pour faire leurs affaires !... Il est venu chez nous qu'il a remplacé ben des gars du pays qu'étaient pas méchants du tout. Celui qu'on a eu en pension pendant quequ'fois mais i n'a pas pu placer ses avantages... Fait pas une tête pareille s'pèce de jaloux pisque j'te dis qu'il n'a jamais rien emporté de ta Dolphine...

Qu'est-ce tu dis ? i m'a p't'être bein laissé quéqu'chose !... Oh pour ça j'dois dire qu'il venait jamais les mains vides le brave homme, c'est pas comme toi Mimile ! La dernière fois qu'il avait tué le cochon, j'l'entends enco me récrier :« J'vous en apporte une bien juteuse M'dame Mimile ! vous en ferez c'que vous voudrez qui m'disait comme ça en m'collant une bourrade dans les côtes. Sacré père Jeanron, un bien brave homme, ma foi ; quand tu l'rencontreras, présente-lui tes civilités pour le remercier hein Mimile ! faut faire voir qu'on a d'la reconnaissance !...

Les Allemands ?... oh ma foi non, ils n'étaient pas méchants du tout. Celui qu'on a eu en pension tois mois était doux comme un agneau, c'est dommage qu'on n'se comprenait pas. Et bien tu l'coira si tu veux Mimile, i à des mauvaises langues qui prétendent qu'j'en faisais mes choux gras ; c'qui faut pas entendre tout d'même ! J'te dirai une aut'fois de qui qu'ça venait, t'irais bien leur tirer les esgourdes hein donc Mimile ?... I faut qu'on sache qu'on a de la confiance entre nous pas vrai !

Pour c'qui est des Américains, comme disait Mossieu le Maire qu'est d'la résistance, faut les recevoir en amis, parce qu'i nous ont délivré ; alors, tu comprends, on était pas maline avec eux, on leur laissait acoire bien des choses, pis au moment... comment qu'on dit donc ?... « J'ai la tête toute chose depuis qu't'es là..., et bien on fait comme les Anglais, on changeait de terrain, c'est la Louise Labrique qui l'raconte comme ça !... » Comme tu vois on a su garder son rang. Tu peux p't'être pas en dire autant toi Mimile !... Oh ! j'sais bien qu'les hommes c'est un peu comme nos biques, quand la queue hoche i faut qu'ça s'passe !... mais ça n'fait rien, j'suis pas jalouse puisque t'es là, c'est le principal.

— Ah ! te v'là toi galvaudeur, d'où qu'tu sors à c't'heure ?... Allons, viens embrasser ton père qui nous r'vient. Et bien, dépêche toi donc... Quoi ?... c'est pas ton père !... tu n'connais pas le mossieu ! si c'est-i Dieu possible d'entendre ça ! Puisque j'te dis qu'c'est ton père à preuve qu'j'en suis enco toute retournée ! Non !... tu n'veux pas, et bein sort d'ici féniant, va retrouver ta sœur, je n'veux pu vous r'voir qu'au lit, vous ne souperez pas puisque c'est ça, ça s'ra toujours autant de gagné... i s'ra aussi mufle que son père le grand dadet-là...

Qu'est-ce qui t'prends Mimile ? v'là qu't'as larme à lœil à présent... c'est-i qu't'aurais des souvenances de là-bas. Oh j'sais bien qu't'as toujours été émotif comme disait le docteur au début qu'on s'est marié. Tu t'souviens Mimile du premier soir, qu'on s'était sauvés sur le coup de trois heures du matin dans l'écurie du Nénesse... J'te disais comme ça « Alors Mimile » tu m'répondais « alors Dolphine ? » Alors on n'fait rien que j'te disais enco... — Qu'est-c'que t'veux qu'on fasse qu'tu répondais avec des grelots dans la gorge ? — C'est i qu't'es pas capable Mimile ?faudra te faire esculter par le Docteur ! C'est comme ça que l'lendemain, au lieu de s'faire photographier on a été voir mossieur le Docteur qu'a dit comme ça qu'était seulement émotif. Oh c'que j't'en dis à présent c'est pour qu'tu saches que t'es pas changé quoi...

Quoi qu'tu veux de plus Mimile ?... Tu trouves la maison, ta Dolphine, tes gosses, tu vas toucher double ration, un carnet d'pécule avec deux cent nonante tois francs, tu pourras faire soigner ton émotif sans payer le docteur qui t'donnera p't'être bien du fortifiant, (je sais que l'Bébert Larousse en a eu). le gouvernement va t'donner un costume pour remplacer ce qu't'as laissé là-bas par insouciance, ou parce que mossieu avait peur des bombardements, tu vas encore avoir un paquet de 5 kilos avec toutes sortes de choses dedans, et tu pleures comme un chienlit à présent !... Ah il avait raison le père Jeanron quand i disait comme ça «Attendez... attendez Mesdames, quand i seront rentrés vos hommes, en v'là qui n' s'ront jamais contents ; parce qui s'étaient prisonniers, i voudront tout avoir, le sec et le vert !...

— T'es fatigué qu'tu dis, t'as p't'être bein raison, va t'coucher Mimile, surtout que demain i faudra s'lever de bonne heure pour aller aux patates à la « Padauchée », puisque t'es là, t'as pas mangé... Oh il est déjà si tard et pis, c'est pas comme nous, t'as l'habitude maintenant. J'suis sure que tu n'mangeais pas tous les jours là-bas ; tu mangeras mieux demain !

Pour cette nuit, tu vas t'installer dans l'wagon, à la fortune du pot quoi ! i a qu'une paillasse mais j'parierais bien qu'elle est enco meilleure que celle qu't'avais chez les Boches ! — Qu'est-ce que tu dis ?... tu n'veux pus rien entendre, tu veux dormir... Comme j'te comprends Mimile ; après cinq ans, dormir chez soi, comme ça doit être bon, vous en avez de la chance dans le fond !... Allons. Bonsoir Mimile... pas de mauvais rêves hein et à demain matin !... Sacré Mimile va !... C'est bien toujours le même...

Dupré de Goviller - VIII A.

HUMOUR

A UN AMI

« Sur le vaisseau amiral, en pleine mer, un élève officier fait le point au sextant et il annonce le résultat de l'opération. Alors l'amiral se met au garde-à-vous, il enlève sa casquette et il commence à réciter une prière.

— Mais, amiral, dit le jeune homme, est-ce une tradition dans la marine de prier quand on vient de faire le point ?

— Vous oubliez, fait l'amiral, que d'après vos calculs, nous sommes dans la cathédrale de Chartres... »

« Maintenir », 9 et 10 - 1988.

L'Assemblée annuelle 1989 aura lieu le JEUDI 16 MARS à VINCENNES

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 447

HORIZONTALEMENT :

I. - Brûlantes. — II. - Loricaire. — III. - E.S.N. - Egard. — IV. - Sien. - Etai. — V. - S.S. - Aèrent. — VI. - Dune. - Ci. — VII. - Rois. - E.O. — VIII. - Entente. — IX. - Suées. - Nés.

VERTICALEMENT :

1. - Blessures. — 2. - Rosis. - O.N.U. — 3. - Urne. - Dite. — 4. - Li. - Nausée. — 5. - Ace. - En. - N.S. — 6. - Nagèrent. — 7. - Taite (Etait). - En. — 8. - Errance. — 9. - Séditions.

L'AIGLE ÉTEND SES SERRES

La plus douloureuse des conditions de l'Armistice du 22 juin 1940 était celle qui prévoyait l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine.

Dès le mois d'août, l'Allemagne implantait sur ces territoires son administration et ses méthodes politiques et policières. Qui ne se soumettait pas, de gré ou de force, était expulsé, sans égards pour les personnes et les fonctions exercées, et souvent sans justification. Ainsi de Mgr Joseph HEINTZ, évêque de Metz depuis le 11 juillet 1938 :

MON EXPULSION

Où est l'évêque ! Il doit partir.

C'était le 16 août 1940. Il y avait deux mois que les Allemands étaient à Metz, leur entrée dans cette ville ayant eu lieu le 17 juin, vers la fin de l'après-midi.

Il était environ 6 h 30 du matin. Je n'étais pas encore levé, car j'avais tenu à garder l'heure française, pour avoir plusieurs fois par jour l'occasion de penser à la France dont j'étais séparé. Une personne à mon service frappa à l'une des portes de ma chambre ; elle m'avertit que de nombreux policiers allemands, les uns en uniforme, les autres en civil, venaient de faire irruption dans la cour de la maison épiscopale. Wo ist der Bischof ? Der Bischof muss fort ! (Où est l'évêque ? L'évêque doit partir !)

— Que ces messieurs attendent quelques instants ! m'écriai-je.

Mais l'on heurtait de nouveau, cette fois à la porte qui sépare mon bureau de ma chambre à coucher. Je reconnus, à sa voix, M. le chanoine Thomas, l'un des secrétaires de l'évêché. Il habitait dans une aile des bâtiments de la maison épiscopale ; au moment de se rendre au couvent des religieuses de l'Espérance, où il avait coutume de célébrer la sainte messe, les officiers lui avaient interdit de sortir et l'avaient contraint de les guider vers mes appartements.

— Monseigneur, me dit-il, en pénétrant dans ma chambre, l'Oberregierungsrat Wolter est dans votre bureau ; il a une communication à vous faire.

Je devinai immédiatement ce dont il s'agissait : la police vient m'arrêter, pensai-je ; c'est le camp de concentration ou l'expulsion.

— Dites-lui, répondis-je, que j'achève ma toilette et qu'il veuille bien m'accorder quelques brèves minutes.

M. le chanoine Thomas se retira pour transmettre mes paroles à l'officier de police.

MONSIEUR L'EVEQUE... 50 KILOS ET 2.000 FRANCS

Lorsque j'ouvris la porte qui donne accès à mon cabinet de travail, cet officier en uniforme était là, debout à quelques centimètres, comme pour me barrer le chemin, dans le cas où j'aurais tenté de m'échapper ; certes, je n'y songeais guère. Un sous-officier, également en uniforme, se tenait à ses côtés.

— Monsieur l'Evêque, commença l'officier, je suis chargé de vous conduire en France non occupée. Vous avez deux heures pour faire vos préparatifs ; vous pouvez emporter 50 kilos de bagages et la somme de 2.000 F.

Je lui fis répéter sa déclaration, afin de m'assurer d'abord que ce n'était pas vers l'Allemagne, mais vers la France que j'allais être dirigé : ce qui, je l'avoue, me délivra d'une inquiétude : je n'irai donc pas en camp de concentration. Je discutai ensuite chacune des conditions imposées : la brièveté du temps qui m'était donné ne me permettait ni de ranger mes affaires personnelles, ni de conférer avec mes vicaires généraux, afin de leur laisser les instructions dont ils avaient besoin pour administrer le diocèse en mon absence. La petite quantité de bagages et surtout le peu d'argent, que l'on m'autorisait à prendre avec moi, me condamnaient à une existence vraiment précaire.

L'officier m'objecta que telles étaient les consignes de ses supérieurs.

— Je ne crois pas possible de nier, lui dis-je alors, que vous appartenez à la police ; votre uniforme semble bien l'indiquer. Cependant, j'aurais le droit de vous demander de me présenter votre carte d'identité.

Cette réflexion parut le surprendre.

— En tout cas, continuai-je, je vous prierai de me montrer votre ordre de mission.

Un peu embarrassé :

— M. l'Evêque, dit-il, c'est une mission orale (Es ist ein mündlicher Auftrag).

— Et quoi ! lui fis-je observer d'un ton calme mais ferme, lorsque vous avez à arrêter un vaurien quelconque, vous recevez de vos chefs au moins quelques lignes écrites, avec signature et cachet ; maintenant, pour une opération aussi importante que celle qui consiste à chasser un évêque de son siège, vous n'avez qu'une mission orale. Oh ! Monsieur, je sais bien pourquoi.

Un évêque allemand m'avait fait prévenir, en effet, peu de temps auparavant, de me tenir en garde contre les façons d'agir de la Gestapo : « Elle ne vous remettra jamais de note écrite ; elle ne vous fera, comme à vos vicaires généraux, que des communications de vive voix ».

Tel était l'avertissement que j'avais reçu. Il est aisé de comprendre la raison d'un pareil procédé : il ne reste ainsi aucune trace dans les archives et la Gestapo se réserve le moyen de se dédire après coup, si cela lui paraît nécessaire.

— Rassurez-vous, Monsieur, ajoutai-je, malgré tout, cela se saura.

L'officier de police reprit la parole :

— Je dois vous prier, M. l'Evêque, de vous mettre en civil pour le départ.

Je pense que, par cette expression, il avait en vue le costume que les ecclésiastiques portent en Allemagne, en dehors des offices religieux.

— Je n'ai pas d'habits civils, répondis-je. Comme il

insistait : « Vous pouvez, dis-je, fouiller mes armoires, ainsi vous constaterez que je dis vrai. Je ne me suis jamais servi de vêtements civils depuis que je suis prêtre. J'ai toujours porté la soutane ; je partirai en soutane.

L'officier garde le silence ; il renonçait donc à son dessein.

QUELS SONT LES MOTIFS DE MON EXPULSION ?

J'abordai un autre sujet. Puisque les autorités allemandes m'infligent une peine, j'ai le droit d'en connaître les motifs. Quelles sont les accusations élevées contre moi ? Aucune réponse. Je continuai : j'ai le droit d'apprendre pourquoi je suis frappé ; si j'ai fait de la politique antiallemande, qu'on me le démontre. Ici, je me suis appliqué à agir en évêque, en me maintenant dans mes devoirs de la mission que l'Eglise m'a confiée. S'il en est autrement, qu'on m'en fournisse les preuves !

— Je n'ai pas le pouvoir de traiter cette question.

— Ceux qui vous ont envoyé ont ce pouvoir ; conduisez-moi auprès d'eux !

— Je n'ai pas d'autre mission que celle de vous emmener en zone non occupée.

— Voilà qui est étrange ! Dans tous les pays du monde civilisé, l'homme, même évidemment coupable, a le droit, avant toute condamnation, d'entendre l'énumération et la description des crimes et délits qui lui sont reprochés ; il a le droit et il reçoit la possibilité de se défendre. Je veux être traité selon les règles de la justice humaine.

A ces paroles, prononcées toujours avec le même calme et la même fermeté, l'officier, visiblement gêné, ne répondit rien.

— L'évêque de Metz, poursuivis-je, sera donc traité en dessous du plus vulgaire assassin. La justice allemande ne peut pas agir de la sorte. Je ne suis pas en dessous du dernier des bandits. Traduisez-moi devant une commission. Je veux être cité devant un tribunal. C'est mon droit. J'exige qu'il soit respecté.

— Ainsi que je vous l'ai dit, M. l'Evêque, ma seule mission est de vous emmener en territoire non occupé.

— Ainsi, je serai condamné sans même savoir pourquoi et sans avoir obtenu le moyen de me défendre.

UNE VIOLATION DU CONCORDAT

L'officier se taisait, il était superflu de persister dans mon exigence, si légitime qu'elle fût. Je tenais cependant à présenter encore une autre remarque importante.

— Je suis évêque de Metz en vertu d'une nomination faite par le Saint-Siège. C'est le Saint-Siège seul qui a le pouvoir de me déplacer. Le troisième Reich a conclu un Concordat avec le Saint-Siège ; en vertu des stipulations de ce traité, tout ce qui concerne les nominations et translations d'évêques ne peut être réglé que par un accord entre les deux pouvoirs. Je dois attirer votre attention sur la gravité de l'opération que vous accomplissez en ce moment.

Mon déplacement du siège épiscopal de Metz a-t-il fait l'objet de tractations entre le troisième Reich et le Saint-Siège ?

— Ce sont là des arguments qu'il ne m'appartient pas d'examiner.

— Menez-moi auprès de ceux qui ont autorité pour cela. Encore une fois, je veux comparaître devant une Commission.

— Ma seule mission est de vous conduire en zone non occupée.

LA PROTESTATION SOLENNELLE DE L'EVEQUE DE METZ

Prolonger la discussion devenait inutile : c'est ce que je fis remarquer à l'officier. J'étais le plus faible ; il fallait bien céder à la force. Je terminai :

— Puisqu'on refuse de respecter mes droits, j'ai l'honneur et le devoir de protester solennellement et énergiquement contre l'indigne traitement qui m'est infligé et contre la violence dont je suis la victime. Tout cela se saura.

J'ai donc été proscrit sans jugement. On ne m'a même pas dit — et à l'heure présente, je ne sais pas encore — pourquoi cette peine a été prononcée contre moi par les autorités allemandes, ni par laquelle de ces autorités pareille décision a été prise.

LES PREPARATIFS DU DEPART

Je commençai alors mes préparatifs de départ. L'officier et le sous-officier qui étaient à mes côtés, m'encadrèrent de tout près tant que durèrent ces préparatifs, surveillant tous mes actes, m'accompagnant pas à pas dans mes allées et venues à travers mes appartements, me rappelant à l'ordre lorsque, selon mon habitude, je parlais en français aux personnes de mon entourage, au lieu de me servir de l'allemand, seule langue qu'il fallait employer.

Ils conservèrent l'un et l'autre, la correction extérieure à mon égard.

En me rendant aux bureaux du secrétariat, je constatai que des policiers s'occupaient déjà à y pratiquer des perquisitions ; mes vicaires généraux et les secrétaires de l'évêché avaient été rassemblés dans l'un de ces bureaux ; dans un autre, ma mère, les deux religieuses et les personnes à mon service, ainsi que les gouvernantes des vicaires généraux et des secrétaires. Tous avaient reçu la défense de sortir et étaient surveillés par des policiers. Il me fut impossible de communiquer avec mes vicaires généraux. Je ne pus que faire des adieux rapides à ma mère et à mes deux religieuses.

Au cours de mes préparatifs, je demandai à l'officier s'il m'était permis d'emporter le calice qui était à mon usage et que le clergé du diocèse de Metz m'avait offert lors de mon arrivée en juillet 1938.

Il me répondit affirmativement.

AU LYCEE DE JEUNES FILLES

Les deux heures qui m'avaient été accordées, arrivaient à leur terme. J'embrassai ma mère et quittai mes appartements. Une automobile attendait dans la cour de l'évêché ; j'y entrai avec l'officier et le sous-officier et l'on partit pour le Lycée de Jeunes Filles, où s'était installé le Bureau central de la police. On m'enferma dans une chambre en compagnie du sous-officier. Je pensais que, peut-être, conformément à ma requête, j'allais comparaître devant le chef de la police allemande ou devant une commission. Il n'en fut rien.

Au bout d'environ trois quarts d'heure, l'officier reparut et dit : M. l'Evêque, nous partons, nous avons une autre voiture, quant au calice, les lois du Reich sur les devises ne vous autorisent pas à l'emporter. Veuillez me remettre la clé du coffret où il est enfermé.

— Dans ce cas, répondis-je en donnant la clé, je vous prierai de le faire porter à l'évêché, où il serait resté, si vous ne m'aviez pas affirmé que j'avais le droit de le prendre. Cette demande ne fut jamais exaucée.

Par l'entremise d'un prêtre de mon diocèse, qui avait été évacué avec sa paroisse en septembre 1939 et que je pus rencontrer avant son rapatriement en Lorraine, quelques jours après mon arrivée en France libre, je fis savoir à mes vicaires généraux que le calice était détenu au Bureau central de la police et je les engageai à le réclamer ; car si j'en avais l'usage ma vie durant, mon intention avait toujours été de le laisser, après ma mort, au trésor de la cathédrale de Metz. La réclamation fut faite à plusieurs reprises, mais le calice ne fut jamais rendu.

EN ROUTE VERS LA LIGNE DE DEMARCATION

Il était environ 9 heures du matin lorsque nous franchîmes le seuil de l'évêché ; c'est vers 10 heures que je sortis du Central de police pour monter dans la voiture qui devait m'éloigner de Metz. En m'approchant de l'automobile, j'aperçus aux abords de la porte d'entrée du Lycée, un policier (officier, me semble-t-il) qui tenait un appareil photographique d'assez grandes dimensions et le dirigeait vers le véhicule ; s'apprêtait manifestement à saisir la scène de mon départ. Dans quelle intention ?

Etait-ce pour la reproduction dans quelque revue illustrée allemande, ou pour en garder un souvenir personnel, ou pour déposer dans les archives de la police la preuve de mon expulsion ?

Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, ce document qui, je pense, doit toujours exister, atteste que je n'ai pas abandonné moi-même volontairement mon poste : calomnie contre laquelle j'élève une rigoureuse protestation.

L'automobile où avaient pris place, en avant l'officier de police auprès du conducteur, en arrière le sous-officier avec leur prisonnier, traverse Montigny-lès-Metz et s'engage sur la route de Nancy. Après un long arrêt à Dijon, un plus court à Chalon-sur-Saône, pendant lesquels je ne quittai pas la voiture, nous atteignîmes la ligne de démarcation, dans un petit village situé au sud de cette dernière ville. Il était environ 19 heures (heure allemande).

La barrière allemande, à l'entrée nord du village, se leva. A deux mètres de la barrière française, à la sortie sud de ce village, l'automobile stoppa. L'officier descendit de voiture, j'en fis autant. Mes bagages (2 valises) furent déposés sur le chemin ; on me remit mon manteau et mon parapluie. L'officier rectifia la position ; je compris que sa tâche était terminée. Je lui adressai les paroles suivantes : Ich wünsche Ihnen eine glückliche Rückreise.. und moge Gott das Ihnen verzeihen. (Je vous souhaite bon retour... et que Dieu vous pardonne ce que vous venez de faire). L'officier tressaillit visiblement et ne fit aucune réponse. L'automobile changea de direction.

Je passai de l'autre côté de la barrière française et m'entretins quelques instants avec le gendarme de service. Le poste français n'avait pas été averti de mon arrivée. Le village où l'on m'avait débarqué, n'avait ni presbytère, ni curé résident. Il fallait me préoccuper de chercher un gîte pour la nuit ; car le soir était proche. La divine Providence devait y pourvoir d'une manière telle, que je lui en rends grâces de tout cœur ; car elle a voulu me montrer la vérité de la promesse : « Celui qui s'abrite sous la protection du Très-Haut... je serai avec lui dans la détresse. Psaume 90.

Joseph HEINTZ.
Evêque de Metz (44).

---

(44) Annéser, Vautours, p. 83-88... Avec l'évêque furent expulsés 4 307 Mosellans (H. Hiegel, Les expulsions, p. 183). D'après le Bundesarchiv Koblenz (R.F.A.), le SS Sturmbannführer Regierungsrat Wolter (Willi) eut de l'avancement. Le 19-7-1941, il fut muté à la Centrale de la Sécurité du Reich à Berlin (Aimable communication de M. le Prof. Dr Herrmann, directeur des Archives du Land de la Sarre).

Extrait de la monographie consacrée par l'Abbé Antoine SUTTER à Mgr Joseph HEINTZ (1886-1958), centième évêque de Metz, Pèlerin de l'Espérance.

Nous remercions vivement l'auteur de nous avoir autorisé à reproduire les brèves et émouvantes pages que l'on vient de lire.

Le titre est de la Rédaction du Lien.

CHAMPAGNE
LECLERE
(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)
Manipulant
CHAUMUZY - 51170 FISMES
Livraison à domicile.
Demandez prix

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

L'an neuf arrive. A tous nos amis et à leur famille, je le souhaite rempli de bonnes surprises et facile à vivre. Sans être devin, j'ai fait la preuve par « neuf ». Vérifiez vous-même, et vous verrez que j'ai raison. Vive 1989 et bonne santé à tous.

J'espère que nous nous retrouverons encore plus nombreux à notre Assemblée Générale qui aura probablement lieu un JEUDI, ce qui semble répondre aux désirs de la majorité d'entre vous.

En ce qui concerne les cotisations et les dons pour notre Caisse de Secours, l'année 1988 est close et nous avons la satisfaction de constater, qu'à quelques exceptions près, nos adhérents restent fidèles à notre Amicale et apprécient le journal dirigé par notre ami Joseph Terraubella.

Pour 1989, faites nous faire des économies en nous évitant les lettres de rappel, mais nous savons que les retards sont souvent dus à des ennuis de santé... et nous le déplorons.

N'oubliez pas non plus de nous signaler les cas où nous pouvons intervenir. Notre Caisse de Secours a été créée pour cela. Nous agirons avec la plus grande discrétion.

En vous renouvelant nos meilleurs vœux, nous remercions pour leur constance et pour notre Caisse de Secours, nos amis :

PROT Jean, Saint-Georges-de-Poisieux, 18200 Saint-Amand-Montrond.

MARMAIN Eugène, 25, rue Albert Falsan, 69000 Lyon.

L'Abbé FORESTIER Jean, « La Falgleraie », Vern d'Anjou, 49220 Le Lion d'Angers.

LEONARD Pierre, 18, rue de Gailla, 08410 Boulzicourt.

CHARBONNET Camille, « La Vigne », 01600 Trévoux.

Grâce à votre fidélité, notre budget tient le coup malgré la disparition de nombreux amis et amies. Nous renouvelons nos condoléances à leurs familles et à leurs proches.

Mais la vie continue et il nous faut accepter ces coups du sort. Nos anciens compagnons d'infortune resteront près de nous par la pensée et nous évoquerons leur absence à notre prochain déjeuner qui, comme tous les ans, aura lieu en janvier à l'Opéra-Provence au cours duquel nous tirerons les Rois selon la tradition.

Nous espérons être nombreux à cette occasion. Cela nous permettra de nous réchauffer le cœur en constatant qu'après tant d'années notre amitié reste intacte.

Félicitations et remerciements à nos amis :

WAUTELET Gustave, 17, rue Haute, 5642 Dence (Belgique).

LEGRAIN Emile, Rue Frère Hugo, 44.6, Tamines Sambreville, 5600 Province de Namur (Belgique).

Mme Paul FRANÇOIS, 48, rue du Canal, Bauzemont, 54370 Einville.

Mme M.-Y. BERAUD-DUFOUR, rue du Maréchal Juin, 26170 Buis-les-Baronnies.

Mme Vve FLEURY Bernard, Prouilly, 51140 Jonchery-sur-Vesle.

qui ont déjà envoyé leurs cotisations et dons pour 1989.
BIENVENUE A NOTRE AMICALE, à :

VERBA Francis, B. P.33, 92410 Ville-d'Avray.

Mme BERANGER Marie-Jeanne, « Le Palestro », 2, rue Palestro, 26100 Romans.

DISTINCTION

Le 10 novembre dernier, en la Mairie du XVe arrondissement de Paris, notre ami Bernard ADAM a été décoré de la Médaille des Evadés — bien méritée. Nos plus vives félicitations.

DECES

Nous avons appris les décès de :

VANDOORNE Georges, ancien du X B, 47, rue Marceau, Val de Rose, 59240 Dunkerque.

PETIT Jean, 6, rue Jeanne-d'Arc, 17340 Chatellaillon-Plage.

Nous venons d'apprendre le décès de notre ami Robert PAUMIER, du Stalag V B (Villingen - Forêt-Noire). Fervent animateur et défenseur de la cause des prisonniers de guerre 1939-1945, il occupa durant de longues années de hautes fonctions à la Fédération, et assuma, entre autres, la responsabilité du mensuel « Le P.G.-C.A.T.M. »

Le Bureau de l'Amicale et la Rédaction du Lien V B - X A, B, C adressent leurs plus vives condoléances à la famille de Robert PAUMIER ainsi qu'aux responsables de la Fédération.

LOUIS REZ NOUS A QUITTES

Une fois de plus l'Amicale des Stalags X est en deuil et c'est encore un de ceux de la première heure qui vient de disparaître. Il est décédé le 10 novembre 1988 dans sa 84e année. Ses obsèques ont eu lieu le mardi 15 en l'église Saint-Jacques de Montrouge, l'inhumation se faisant à Saulieu (Côte d'Or). La grève des PTT qui n'était pas encore terminée, n'a pas permis à sa famille de toucher tous ceux qu'elle aurait voulu prévenir, aussi, seuls, PONROY et moi-même, avons pu assister à la cérémonie funèbre et, au nom de l'Amicale, présenter nos condoléances à la famille du défunt, en lui disant toute la peine que nous causait la disparition de notre camarade.

Oui, notre peine est grande car REZ faisait partie de notre Amicale, pratiquement depuis sa création. Qui, parmi les anciens, ne se souvient de l'avoir souvent vu en uniforme (il était adjudant-chef des sapeurs-pompiers de Paris) venir assister à nos permanences ou à une réunion du conseil d'administration, car il était membre et siégeait à la commission des fêtes et manifestations. Musicien hors pair (il jouait de plusieurs instruments) il avait créé un orchestre qu'il dirigeait lui-même et c'est dans cette formation que, pendant de longue années, il assurait la partie musicale et dansante des manifestations organisées par l'Amicale.

Suite en bas de la page 8.

11 NOVEMBRE 1988

Soixante-dix ans ont passé depuis ce jour de 1918 où, sur toute la ligne du front, retentissait le Cessez-le-Feu qui mettait fin à quatre longues années de combats.

Des millions d'hommes de tous pays et de toutes langues étaient morts sur les champs de bataille, l'holocauste immense était achevé. Des hommes jeunes et forts qui n'aspiraient qu'à la vie l'avaient donnée pour leur pays, croyant au fond d'eux-mêmes que leur sacrifice serait le dernier...

Sur la place, en ce matin d'automne, l'Arc enveloppé de bleu blanc rouge se dresse, imposant, comme un appel au souvenir. L'ordonnance des cérémonies officielles déroule ses fastes sous le double patronage du Président de la République et du Prince Charles d'Angleterre. Coquelicots et bleuets, bonnets à poil et plumets rouges, drapeaux alliés mêlés dans le froissement de la soie, tenues chamarrées ou bleu-horizon retrouvé procurent l'émotion et le recueillement de la foule assemblée. Les soldats morts de la Grande Guerre sont tout autour de la place, présents dans le cœur des vivants.

Tandis qu'un soleil discret perce à travers les nuages, le clairon file ses notes dans l'air pur du matin. Bientôt le pas des chevaux de la Garde résonnera sur le pavé luisant. Nul n'aura oublié.

(T.)

Les combattants des tranchées 14-18

par S. AUDOIN-ROUZEAU (Edit. A. Colin, 1986).

Les récits de batailles, les schémas des grandes offensives et les non moins grandes retraites, les portraits exaltés des chefs militaires et des héros, l'énumération des destructions opérées ou des dommages subis, le comportement des civils de l'arrière, le cours politique du conflit et ses avatars, c'est habituellement ce que l'histoire consigne et retient en mémoire d'une guerre. On le vérifie aisément pour le premier conflit mondial. Par contre, la vie quotidienne du soldat du front, celui des tranchées, est restée profondément ignorée et ne semble pas avoir donné lieu à beaucoup de recherches dans les archives publiques et privées originales.

Les ouvrages d'histoire, les biographies, les récits personnels, écrits par des tiers très a posteriori ou reconstitués ne peuvent en donner qu'une vue partielle ou partiale. Le défaut majeur des récits rédigés après coup est la déformation du souvenir, écrit Audoin-Rouzeau dans un livre hors du commun consacré à l'analyse de la presse des tranchées :

« Pendant longtemps, les anciens combattants d'origine aisée et de milieu cultivé ont été les seuls à décrire leur expérience de guerre. Aujourd'hui, on exhume des témoignages de soldats issus des classes populaires, urbaines ou rurales, à mesure que l'intérêt se déplace vers ces catégories de combattants les plus nombreux et les plus mal connus » (...) (Comment, au regard de leur sort personnel, de la réalité et du pourquoi des choses, des populations qu'ils défendaient, de l'ennemi qu'ils combattaient chaque jour dans les pires conditions), « comment expliquer l'extraordinaire ténacité des soldats français pendant plus de quatre ans ? La clef de cette résistance exceptionnelle doit être recherchée dans les mentalités... » Les journaux des tranchées nous révèlent un peu de la mentalité des poilus...

Poilus des premières lignes exclusivement, c'est-à-dire des fantassins les plus exposés au feu et au fer de l'ennemi, à la boue et au froid, aux poux et aux rats, à la solitude et au cafard...

Les journaux de tranchées étaient principalement l'œuvre de combattants issus des « classes moyennes urbaines ». La neutralité politique, philosophique et religieuse était de règle parmi les rédacteurs, et cette règle était généralement observée. Voici une liste, non exhaustive, de quelques-uns de ses titres : Le Bochofage, Les Boyaux, Poil et Plume, Le Mouchoir, La Musette, L'Echo du boqueteau, le Poilu, Le Pou, Marmita, Bellica, L'Echo rit, La Gazette du créneau ,etc... Parfois le titre explicite l'intention qui a présidé au lancement : Face aux Boches, Bulletin destiné à la destruction du cafard dans les Boyaux du Front. Et toujours « dans le but d'égayer, de faire rire ceux qui ont souffert et quelquefois, oh ! bien rarement, pleuré ». Il n'empêche que sous la drôlerie et l'humour percent souvent l'amertume et le désenchantement : « Pourquoi nous existons ? (...) Tout simplement parce que nous, poilus de 1914, 1915 et à venir, déclarons que les journaux qui existent nous ennuient depuis le jour où nous les reçûmes pour la seconde fois ». (La Guerre joviale, août 1915).

La censure, très variable et plus ou moins sévère, représentait bien sûr une difficulté majeure, mais «le haut commandement a plutôt encouragé le développement de la presse du front, dans la mesure où elle ne nuisait pas au service »... Ainsi « un peu de beauté (éclatait) dans la laideur » du temps et de l'espace.

Censure donc, mais aussi auto-censure chez les rédacteurs eux-mêmes, cisaillant leur premier jet pour pour édulcorer les mots ou l'expression trop vive de sentiments qu'Anastasie n'eut pas laissé passer...

Journaux manuscrits, ronéotés, rarement imprimés — le coût n'était pas le même —, fabriqués dans un coin de cagna ou à la corne d'un boyau, avec un matériel forcément rudimentaire, le public visé pouvait aller d'un corps d'armée à une division, d'un régiment à une section. Seule pourtant « une minorité de soldats a pu être touchée par un journal du front ». Et le minimum de calme exigé pour le bouclage n'allait pas de soi, car

« Les tranchées où l'on s'amuse sont rares. Dans les tranchées, dans les vraies, dans celles que la 11e Division connaît, on n'a même pas le loisir de faire paraître régulièrement un journal. C'est pourquoi **Le Poilu déchaîné...** déclare modestement qu'il se fait imprimer à l'arrière, quand les Boches lui en laissent le temps ». (Le Poilu déchaîné, août-septembre 1915).

Le prix de vente moyen était de 20 centimes et le format 21 x 27 cm — mais certaines feuilles tenaient dans la paume de la main et se glissaient aisément dans les cartouchières. D'aucuns proposaient des... abonnements alors que les nécessités de la guerre imposaient de fréquentes et parfois définitives interruptions de parution. La montée en ligne des rédacteurs responsables, leur mort même, ou leur évacuation à l'arrière, signaient souvent l'arrêt de mort du journal.

Apporter un peu de beauté et de gaîté à des hommes aussi exposés que les combattants des tranchées pouvait relever de l'utopie. Les rigueurs de la vie du front sont d'un tel poids que seuls peuvent en parler ceux qui les ont vécues. Particulièrement éprouvantes, la pluie et la boue. La pluie : « ce mot contient toute l'horreur du soldat en campagne. A la guerre, en somme, je n'ai jamais été vraiment malheureux qu'à cause de la pluie. (...) L'éternelle pluie du premier hiver en Artois, la boue gluante et liquide, et les chemins défoncés de l'Argonne où la fange dépassait le genou... » (L'Horizon, juillet 1918). Cela n'a l'air de rien, bien abrité au chaud sous un toit ! mais sur le terrain, durant des jours et des mois ? Et le froid : « Pauvre et heureux pékin, tu n'as jamais eu froid. Il faut être resté cet hiver, dans les secteurs où les feux croisés empêchaient d'allumer des poêles, six jours et six nuits à serrer les fesses, le ventre gelé, les bras balourds, les mains inertes, les pieds insensibles ; il faut avoir senti désespérément que rien au monde ne pourrait vous réchaufffer, avoir mordu de rage les sorbets de nos moustaches, n'avoir pu dormir à cause du mal de froid. (Le Crapouillot, août 1917).

Tous les journaux des tranchées évoquent ces rigueurs du front, et ils en parlent mieux que personne, en orfèvres qu'ils sont. L'auteur du livre multiplie les citations, brèves ou longues, qui forcent l'attention du lecteur sur ce vécu quotidien du poilu, fait de plus de grisaille que de soleil et qui en cerne tous les aspects, physique et moraux : le climat, le ravitaillement, le courrier, la veille, la **relève,** opération qui a profondément marqué les soldats car elle est impitoyable : « les hommes allaient courbés sous le barda et la fatigue des heures de marche, les épaules en avant, traînant avec eux la douleur de leur misérable vie. Ils allaient sans rien voir, aveuglés par l'averse qui faisait l'obscurité plus profonde » (...) — la discipline, le respect des chefs, les sous-officiers et les officiers subalternes, ceux qui partagent la condition du soldat —, la solde, les permissions, les « planqués » de l'arrière, le communiqué, les assauts, **les gaz :**

« Avec la vague, la mort nous a enveloppés, elle a imprégné nos vêtements et nos couvertures, elle a tué autour de nous tout ce qui vivait, tout ce qui respirait. Les petits oiseaux sont tombés dans les boyaux, les chats et les chiens, nos compagnons d'infortune se sont étendus à nos pieds et ne se sont plus relevés. (...) Nous avions tout vu : les mines, les obus, les lacrymogènes, le bouleversement des bois, les noirs déchirements des mines tombant par quatre, les blessures les plus affreuses et les avalanches de fer les plus meurtrières, mais tout cela n'est pas comparable à ce brouillard qui, pendant des heures longues comme des siècles, a voilé à nos yeux l'éclat du soleil, la lumière du jour, la blanche pureté de la neige ». (Le Filou, 20-3-1917).

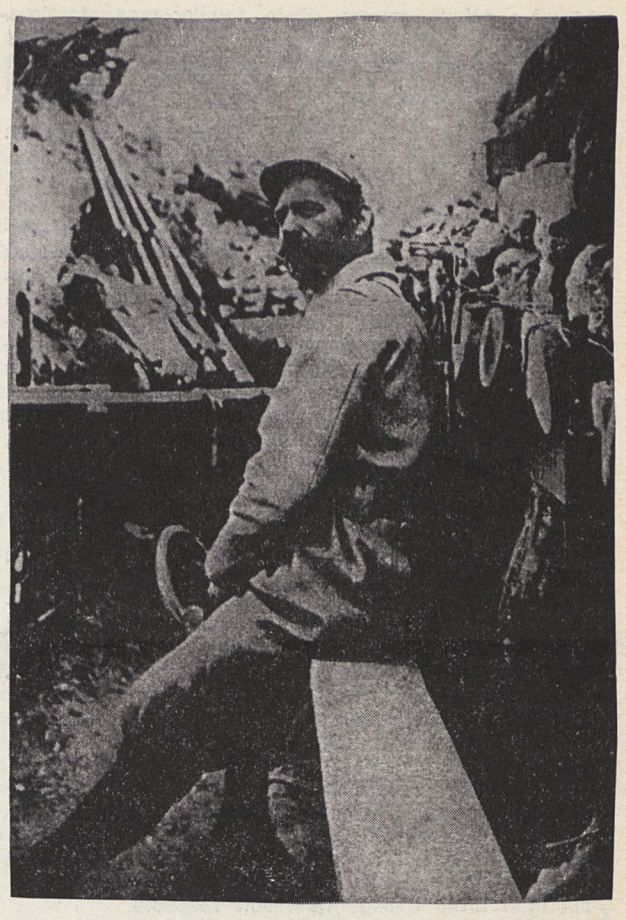
Une lecture superficielle des extraits qui parsèment l'ouvrage pourrait donner à penser que la presse des tranchées se voulait essentiellement critique, voire hostile, à l'égard de tout ce qui n'était pas **de l'avant.** Les civils bien sûr, mais aussi les soldats des « services » : les fourriers, les médecins, les infirmiers, les chauffeurs, les secrétaires, les officiers d'état-major... et les gendarmes ! Certes, la médiocrité morale des civils, les villes de l'arrière où l'on s'amuse et où l'on gaspille sont de toutes les guerres — mais dans des situations de conflit, et en 14-18 particulièrement, on travaille et on résiste aussi, loin du front, pour forger des armes et labourer la terre abandonnée. Certes, le combattant de première ligne est celui qui est chargé de refuser le passage à l'ennemi, mais quand le fer a blessé durement sa chair, le médecin et l'infirmier se révèlent indispensables. Comme le sont les officiers d'état-major pour comprendre la guerre...

Mais ce n'était pas sans raison que les soldats des tranchées ont écrit comme ils l'ont fait. Ce n'est pas un lamento qui sourd de leurs « feuilles de chou », bien plutôt une volonté, mieux un impératif : être **reconnus.** Reconnus pour ce qu'ils font et ce qu'ils sont : ceux qui offrent leurs poitrines au fer et au feu ennemis. Sans vaine gloriole, ils revendiquaient leur dignité. Et lorsque avec le temps cela leur fut accordé, leur prévention à l'égard du reste de la nation tomba. Ils n'étaient plus une île détachée du continent-nation, mais seulement une presqu'île : le lien était rétabli, ou plutôt la conscience d'une séparation était abolie. La France de l'avant et la France de l'arrière unies marchaient vers la victoire. « Une petite vieille, assise dans un coin, nous regarde passer et, tout bas, murmure : « Vive la France ! Vive la France ! » Elle n'a que cela à nous donner, mais c'est comme si nous recevions des baisers et des roses. (L'Argonaute, mars 1917).

Traduire en entier la richesse de cette Revue de Presse n'est pas chose aisée. Les têtes de chapitre devraient vous conduire à vous procurer l'ouvrage de M. S. Audoin-Rouzeau : la presse des tranchées — la vie de tous les jours — la mort toujours présente — l'arrière détesté — l'arrière qui fascine — le sentiment national :

« Le sentiment national a constitué une digue que n'a pu briser le découragement suscité par les épreuves d'une guerre interminable. A ce titre, l'attitude des soldats de 1914-1918 constitua l'épreuve de vérité, tragiquement réussie, de la France tout entière ».

L'humour n'était pas absent de ces « canards » du front, les dessinateurs s'en donnaient à cœur joie et les conteurs d'histoires pour rire voisinaient avec les éditoriaux sévères et autres écrits de circonstance. Un exemple :



Vauquois, juillet 1915. Un soldat en 1re ligne dans une tranchée renforcée de moellons et de rondins. (B.D.I.C.) Photo extraite de « La Lorraine dans la guerre de 14-18 », de Gérard Canini. Presses universitaires de Nancy. (Cf. Le Lien nº 444, septembre 1988).

La prise de Mélé-Cass

Notre ami Boireau a fait un prisonnier, il le conduit à l'arrière, et chemin faisant entame la conversation avec son boche. Ce dernier ne tarit pas d'éloges et d'admiration sur les Allemands et leurs hauts faits.

« Nous afons pris Paris, disait-il, nous afons pris Dijon, nous afons pris Bordeaux ».

— Et avez-vous pris Mélé-Cass ? interrompit notre camarade. L'Allemand réfléchit un peu, puis :

« Foui, nous afons pris Mélé-Cass avec tous ses forts ! »

C'est ainsi que Boireau présenta à tout un état-major l'homme qui avait pris Paris et Mélé-Cass avec tous ses forts.

Et ce fut cinq minutes de fou rire.

(Le Bochofage, nº 23 - août 1918).

—o—

Le livre de Stéphane Audoin-Rouzeau est un beau livre de guerre, mais particulier dans l'immense littérature née du conflit de 1914-1918. On y entend, une fois n'est pas coutume, la voix du Poilu... celui dont on disait qu'il marchait « à la baïonnette et au canon », sans penser ! Deux cents pages bien commentées par l'auteur, faites d'extraits tirés de collections heureusement conservées, illustrées de photographies bien choisies, rares, parfois très émouvantes. Un regard m'a obsédé longtemps : celui d'un soldat assis par terre, entre ses jambes écartées, posée à terre, une gamelle dont le vide semble particulièrement l'affecter — cette photo fut censurée à l'époque...

« Les Combattants des tranchées 14-18 », un livre INDISPENSABLE.

J. Terraubella.

DECES de MAURICE REZ (suite).

En rédigeant cet article, je n'ai pu m'empêcher de rechercher le souvenir de notre ami dans mes archives, les vieux journaux, jaunis par le temps, j'ai retrouvé sa trace dans de nombreux comptes rendus. Dans un article rendant compte d'un bal avec attractions donné dans la salle des fêtes de Boulogne-Billancourt, je lis : « Au point de vue artistique notre commission des manifestations tient à remercier notre camarade REZ et son ensemble qui a su varier les danses et donner l'ambiance nécessaire dans la salle ». Dans un autre numéro parlant d'un gala franco-belge organisé par l'Amicale à Paris, on peut lire : « Les couples tourbillonnaient au son de l'orchestre de notre ami Louis REZ et de ses sympathiques camarades ». Et ces journaux portent les dates de ... février 1949 et avril 1950. Dans bien d'autres numéros suivants on peut encore lire le nom de notre ami chaque fois qu'avec son orchestre il était venu apporter un intermède musical, d'ailleurs toujours bien composé, aux manifestations organisées.

Son état de santé et celui de son épouse malade et impotente l'ont un peu éloigné de nous et ses visites étaient devenues très rares. Maintenant nous ne le reverrons plus jamais. Il a rejoint tous ceux qui, comme lui, ont donné le meilleur d'eux-mêmes, pour la bonne marche de l'Amicale des X, les Robert LAURENT, René GAU, Michel LARDANT, Maurice LACLAVERIE, André BURNEL, Jean MOREL, Etienne MALLET, Maurice CADOUX et d'autres encore dont les noms ne me viennent pas tout de suite en mémoire.

Rappelons que Louis REZ était décoré de la Médaille Militaire, de la Croix de Guerre et était Officier des Palmes Académiques. Il avait composé la Marche des Sapeurs-Pompiers intitulée « Sauver ou Périr ». Un piquet d'honneur de sapeurs-pompiers sous les ordres d'un adjudant était d'ailleurs présent lors des obsèques.

Adieu Louis, nous ne t'oublierons pas et merci encore pour tout ce que tu as fait pour notre Amicale.

René LENHARDT.

Le Bureau de l'Amicale présente à la famille de Louis REZ ses condoléances attristées.

Nº de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 4e trimestre 1988.

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : J. LANGEVIN
IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE